

Claire Militch

Ivan Sergeyevich Turgenev

(Traducteur: Renée Alco)

Publication: 1883
Catégorie(s): Fiction, Science Fiction, Nouvelles
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Turgenev:

Ivan Sergeyevich Turgenev (November 9 [O.S. October 28] 1818 – September 3 [O.S. August 22] 1883) was a major Russian novelist and playwright. His novel Fathers and Sons is regarded as a major work of 19th-century fiction. Source: Wikipedia

Disponible sur Feedbooks Turgenev:

- *Premier Amour* (1860)
- *Récits d'un Chasseur* (1874)
- *Assez ! Extrait du journal d'un peintre défunt* (1864)
- *Fantômes* (1863)
- *Eaux Printanières* (1871)
- *Journal d'un homme de trop* (1850)
- *Le Chant de l'amour triomphant* (1881)
- *Dimitri Roudine* (1855)
- *Un Rêve* (1876)
- *Toc... Toc... Toc ! Etude* (1870)

Chapitre 1

Au printemps 1878, un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, du nom de Jacques Aratov, vivait à Moscou, à Chabolovka, dans une maisonnette de bois, en compagnie de sa tante Platonida Ivanovna, vieille fille, sœur de son défunt père, qui avait largement passé la cinquantaine. Elle s'occupait de son ménage et veillait à ses dépenses, ce dont Aratov aurait été bien incapable. Il n'avait pas d'autres parents. Quelques années plus tôt, son père, un hobereau mal renté de la province de T., s'était installé à Moscou avec son fils et sa sœur Platonida Ivanovna qu'il appelait toujours Platocha, nom que lui donnait aussi le fils. Ayant quitté la campagne où ils avaient toujours vécu jusque-là, le vieil Aratov vint habiter la capitale afin que son fils y suive des études universitaires pour lesquelles il l'avait lui-même préparé. Il acheta, à vil prix, une maisonnette à l'extrémité de la ville et il s'y installa avec tous ses livres et ses instruments scientifiques. Il en avait à profusion : c'était un homme frotté de science… « un grand original », au dire de ses voisins. Il passait, à leurs yeux, pour un nécromancien ; on lui décerna même le sobriquet

d'« observateur d'insectes ». Il s'occupait de chimie, de minéralogie, d'entomologie, de botanique et de médecine : il guérissait ses patients bénévoles à grand renfort d'herbes et de « poudres de métaux » de son invention, d'après la méthode de Paracelse. Ces poudres achevèrent d'abréger les jours de sa jeune femme, fort jolie, mais un peu fragile, qu'il aimait avec passion et qui lui donna un fils unique. C'est avec ces poudres également qu'il gâta définitivement la santé de son fils en croyant le fortifier : il le tenait pour anémique, avec une tendance à la phtisie, héritée de sa mère. Il s'était attiré la réputation de « nécromancien » pour la raison, entre autres, qu'il se croyait l'arrière-neveu – par les femmes, il est vrai – du fameux Bruce, en l'honneur de qui il donna le nom de Jacques à son fils. C'était ce qu'on appelle un brave homme. Mais il avait un caractère mélancolique ; méticuleux dans ses habitudes, timide, il marquait un penchant vers tout ce qui est mystérieux et mystique… À tout propos, il exhalait un « Ah ! » comme en un murmure. C'est d'ailleurs avec cette exclamation sur les lèvres qu'il mourut, deux ans après son arrivée à Moscou.

Son fils Jacques ne ressemblait guère, au physique, à son père, qui était laid, gauche et maladroit : son aspect extérieur tenait de celui de la mère. Jacques avait les mêmes traits de visage, doux et fins, les mêmes cheveux souples et cendrés, le même nez un peu busqué, les mêmes lèvres charnues et enfantines, les mêmes yeux, grands, gris-vert, surplombés de sourcils duvetés. En revanche, Jacques avait hérité du caractère paternel. Bien

que très différent de celui de son père, son visage reflétait la même expression : il avait aussi, les mains noueuses et la poitrine plate, tout comme le vieil Aratov, dont on ne saurait dire d'ailleurs qu'il fût vieux, car il mourut avant d'avoir atteint la cinquantaine.

Du vivant du père encore, Jacques prit ses inscriptions à la Faculté des sciences physiques et mathématiques. Cependant, il n'acheva pas ses études – non par paresse mais parce que, selon lui, l'université n'enseignait pas beaucoup plus que ce que l'on pouvait apprendre chez soi. Quant aux diplômes, il ne s'en souciait guère, ne comptant pas entrer au service de l'État. Avec ses camarades, il se montrait réservé, timide, ne se liant presque avec personne. En particulier, il fuyait les femmes et menait une vie solitaire, absorbé par ses études. Mais s'il évitait la société féminine, ce n'était certes point par insensibilité. Il avait le cœur tendre, et il aimait la beauté. Il acheta même un magnifique *keepsake* anglais – et (horreur !) il aimait à contempler des gravures représentant de belles créatures… Mais il était toujours retenu par une sorte de pudeur native.

Il occupait, dans la maison, le grand cabinet paternel qui lui servait aussi de chambre à coucher : il dormait dans le lit même où son père était mort. L'appui indispensable dans l'existence, il le trouvait auprès de sa tante, cette Platocha qui était un camarade pour lui, un ami indéfectible. Quoiqu'il ne lui arrivât guère d'échanger plus de dix mots avec elle de toute la journée, il ne pouvait s'en passer. C'était une créature au visage terne, oblong, avec

une bouche garnie de longues dents. Ses yeux pâles avaient une immuable expression où se mêlaient la tristesse, la crainte et le souci.

Toujours vêtue d'une robe grise, emmitouflée dans un châle de même couleur qui sentait constamment le camphre, elle rôdait dans la maison comme une ombre, à pas feutrés, soupirant et murmurant des prières. Elle avait une prédilection particulière pour une courte évocation qui se résumait en deux mots : « Seigneur, aidez-nous. » Fort habile ménagère, elle épargnait sur un kopek et faisait en personne toutes les emplettes. Elle adorait son neveu, sans cesse préoccupée de sa santé : elle avait peur de tout, non pour elle mais pour lui. À peine lui semblait-il percevoir chez Jacques un léger malaise, qu'elle lui apportait, sans bruit, une tasse de tisane pectorale qu'elle posait sur son bureau. Ou encore, elle lui tapotait doucement le dos de ses mains molles comme de l'ouate. Jacques ne se sentait pas importuné par de tels soins, mais il ne touchait pas à la tisane et, pour toute réponse, hochait de la tête en signe d'approbation.

Il ne pouvait d'ailleurs guère se louer de sa santé. Fort impressionnable, nerveux, soupçonneux, il souffrait de palpitations de cœur et parfois d'essoufflement. Tout comme son père, il croyait que la nature et l'âme humaine enferment des mystères que l'homme peut parfois pressentir mais qu'il n'arrive jamais à pénétrer. Il croyait en l'existence de forces et de fluides, parfois amicaux et bienveillants, mais le plus souvent hostiles… et il avait également foi dans la science, dans sa valeur et dans sa

dignité. Depuis quelque temps, il s'était pris de passion pour la photographie. L'odeur des ingrédients qu'il employait troublait fort la vieille tante, et l'inquiétait, non pour elle certes, mais pour son Yacha [1] qui souffrait d'une faiblesse de poitrine. Cependant la douceur de caractère du jeune homme ne l'empêchait pas d'avoir une bonne dose d'entêtement – et il continua à se vouer avec application à ses expériences favorites. Platocha s'inclina, mais en voyant les doigts de son neveu tachés de teinture d'iode, elle se mit plus souvent encore que jusque-là à soupirer en murmurant sa prière : « Seigneur, aidez-nous. »

Jacques, je l'ai déjà dit, fuyait la société de ses camarades. Néanmoins, il se lia avec l'un d'eux, le fréquenta souvent, même après que celui-ci, ayant terminé ses études universitaires, eût obtenu un emploi qui d'ailleurs ne lui pesait guère. D'après ses propres explications, il s'était « faufilé » dans une commission chargée des travaux de construction du « Temple du Christ-Sauveur » [2] – sans avoir, naturellement, la plus élémentaire notion d'architecture. Chose singulière : cet unique ami de Jacques, du nom de Kupfer – un Allemand russifié à tel point qu'il ne savait pas un traître mot de sa langue d'origine et se servait même du terme d'« allemand » dans un sens péjoratif – n'avait apparemment rien de commun avec Jacques. C'était un jeune garçon aux cheveux noirs, aux joues vermeilles, jovial, expansif, bavard et grand amateur de cette société féminine justement qu'Aratov évitait. À dire vrai, Kupfer

déjeunait et dînait fréquemment chez Jacques. N'étant pas riche, il lui empruntait parfois de petites sommes. Mais ce n'était pas pour cela que ce jeune Allemand si remuant fréquentait assidûment la modeste demeure de Chabolovka. Il est probable qu'il avait été séduit par la pureté d'âme et l'idéalisme de Jacques qui lui plaisait par contraste avec ce qu'il rencontrait et voyait ailleurs tous les jours ; peut-être est-ce son origine germanique qui se trahissait dans son penchant pour ce jeune homme idéaliste. Quant à Jacques, il aimait la franche bonhomie de Kupfer. En outre, ses récits sur les spectacles, les concerts, les bals dont il était un habitué – et en général tout ce que Kupfer racontait sur ce monde étranger à Jacques et où celui-ci ne se risquait point à pénétrer – éveillait en lui une sorte de trouble et l'agitait secrètement, sans d'ailleurs provoquer chez lui le désir d'éprouver toutes ces sensations par lui-même. Platocha elle-même montrait de la bienveillance pour Kupfer. Elle le trouvait, en vérité, par trop sans-gêne parfois. Mais, sentant d'instinct qu'il était sincèrement attaché à son cher Jacques, non seulement elle tolérait cet hôte un peu bruyant, mais était encore fort bien disposée envers lui.

Chapitre 2

À l’époque dont nous parlons, vivait à Moscou une veuve, princesse géorgienne – une personnalité indéfinissable et un peu inquiétante. Elle frisait la quarantaine. Dans sa jeunesse, elle devait avoir eu ce genre de beauté orientale qui se fane si vite. Maintenant elle se maquillait et teignait ses cheveux dont la blondeur artificielle tournait par endroits au jaune. Divers bruits couraient sur son compte, pas très avantageux ni très clairs et précis. Personne ne connaissait son mari et jamais elle n’était demeurée longtemps dans une même ville. Elle n’avait ni enfants, ni fortune. Pourtant, elle menait grand train de vie – aux frais de ses créanciers ou on ne sait par quels expédients. Elle tenait un soi-disant salon et recevait chez elle une société hétéroclite, où prédominaient les jeunes gens. Tout dans sa maison, de sa toilette à ses meubles et à sa table, de l’équipage au personnel domestique, donnait l’impression du postiche, du factice et du provisoire… Mais ni la princesse, ni ses hôtes n’en demandaient davantage, semblait-il. La princesse passait pour aimer la musique et la littérature ; elle se donnait pour

protectrice des artistes et gens de lettres. Elle s'intéressait effectivement à tous ces « problèmes », et y apportait un enthousiasme qui n'était pas entièrement feint. Elle avait, à n'en pas douter, quelques velléités esthétiques. Elle était en outre fort accueillante, aimable, sans façon, sans morgue, sans pose, – et au demeurant très bonne femme, douce et indulgente, ce dont nombre de gens ne se doutaient guère. Ne voilà-t-il point des qualités rares – et d'autant plus précieuses justement chez ses pareils ! « Une femme de peu de fond », observa un jour à son sujet un bel esprit, « mais qui mérite vraiment le paradis ! Elle pardonne tout et tout lui sera donc pardonné ! » On disait aussi d'elle qu'en quittant une ville, elle y laissait toujours autant de créanciers que de gens comblés de ses bienfaits. Un cœur tendre, on le sait, est capable de tout.

Kupfer, comme l'on pouvait s'y attendre, fut bientôt reçu chez la princesse et il en devint un familier. Les mauvaises langues assuraient : trop familier. Il ne parlait d'elle d'ailleurs qu'en termes amicaux et même avec respect. Il l'appelait un cœur d'or, quoi qu'on en dise ! – et croyait dur comme fer à son amour des arts ainsi qu'à la valeur de ses jugements artistiques.

Un jour, après avoir dîné chez les Aratov, et abondamment parlé de la princesse et de ses soirées, Kupfer entreprit de persuader Jacques de déroger – ne fût-ce qu'une seule fois – aux habitudes monotones de sa vie d'anachorète et de lui permettre de le présenter à son amie. Tout d'abord, Jacques ne voulut rien entendre. « Mais enfin, que t'imagines-tu donc ? protesta finalement

Kupfer. Crois-tu par hasard qu'il s'agit d'une soirée mondaine ? Je t'emmènerai chez elle sans façon et tu n'auras même pas à changer d'habit. Que diable, mon cher, il n'est pas question d'étiquette dans cette maison. Tu es savant, tu aimes la littérature et la musique (le cabinet d'Aratov abritait en effet un piano sur lequel il piquait parfois des accords en septième mineure) et tu retrouveras tout cela dans son salon… Tu y rencontreras en outre des gens sympathiques et nullement prétentieux ! Enfin, à ton âge, avec ta figure (Aratov baissa les yeux et fit un geste de la main), mais oui, avec ta figure – insista Kupfer – pourquoi fuirais-tu le monde et la société ? Je ne t'emmène pas chez un général, voyons ! Je n'en connais point, du reste, de général ! Ne sois donc pas entêté comme cela, mon vieux. La morale est une belle chose. Mais pourquoi tomber dans l'ascétisme ? Tu n'as pas l'intention, que je sache, d'entrer dans les ordres ? »

Mais Aratov s'obstinait dans son refus. À ce moment, Platonida Ivanovna vint inopinément au secours de Kupfer. Bien qu'elle n'eût point très bien compris le sens du terme d'ascétisme, elle déclara, elle aussi, que cela ferait du bien à Jacques de prendre quelques distractions, d'aller un peu dans la société et de se faire connaître. « D'autant plus, ajouta-t-elle, que j'ai toute confiance en Fédor Fédorovitch. Oh ! il ne t'entraînera certainement pas dans un mauvais lieu. – Je vous le rendrai intact et pur ! » s'écria Kupfer, que Platonida Ivanovna, malgré toute sa confiance, scrutait de ses regards inquiets. Aratov rougit jusqu'aux oreilles et ne fit plus d'objections.

Enfin l'affaire fut arrangée. Le lendemain, Kupfer l'emmena à la soirée de la princesse. Aratov n'y resta pas longtemps. Il trouva chez elle une vingtaine de personnes, hommes et femmes, des gens sympathiques il est vrai, mais qui lui étaient tout de même étrangers. Bien qu'il ne s'y fût guère vu dans l'obligation de causer – car c'était ce qu'il redoutait le plus – il se sentit mal à l'aise. En outre, la maîtresse de maison lui déplut, en dépit de son accueil cordial et simple. Tout le choquait en elle : son visage fardé, ses cheveux frisés, sa voix mi-rauque mi-doucereuse, son rire strident, ses façons de rouler les yeux, comme aussi son décolleté excessif et ses doigts gras, potelés, encombrés de bagues. S'étant retiré dans un coin, il promenait un regard rapide sur les invités, sans s'arrêter sur aucun visage en particulier, ou contemplait ses pieds avec persistance. Lorsque enfin un artiste de passage aux cheveux longs, aux traits bouffis, avec un monocle vissé sous le sourcil hérissé, prit place au piano, et, frappant le clavier de toutes ses forces, piétinant les pédales avec rage, se mit à bâcler des variations wagnériennes arrangées par Liszt, Aratov n'y tint plus. Il se glissa dehors, emportant de cette soirée une impression vague et confuse, quelque peu pénible, mais où perçait néanmoins un sentiment qu'il ne parvenait pas à comprendre : celui d'un événement nouveau dans sa vie, à la fois important et inquiétant.

Chapitre 3

Kupfer arriva le lendemain à l’heure du dîner. Il s’abstint de commenter la soirée. Il ne fit même aucun reproche à Aratov de sa fuite précipitée et exprima seulement le regret que son ami fût parti avant le souper où l’on avait bu du champagne (du champagne fabriqué à Nijni-Novgorod – soit dit en passant).

Kupfer s’était probablement rendu compte qu’il en serait pour ses frais en s’efforçant de dégeler son ami. Aratov semblait décidément peu fait pour une pareille société et pour ce genre de vie. De son côté, Aratov n’éprouvait aucun désir de parler de la princesse et de sa soirée. Quant à Platonida Ivanovna, elle se demandait si elle devait se réjouir de l’échec de cette première tentative ou au contraire le regretter. Elle conclut finalement que la santé de Jacques aurait pu se ressentir de ces sorties et cette réflexion la calma. Kupfer s’en alla aussitôt après le dîner et il ne se montra plus de toute la semaine. Ce n’est point qu’il gardât rancune à Aratov de l’insuccès de cette présentation, le brave homme en était incapable. Mais il avait trouvé sans doute quelque occupation qui absorbait

son temps entièrement et accaparait toutes ses pensées : car par la suite également il ne fit plus que de rares apparitions chez les Aratov. Il se montrait d'ailleurs distrait au cours de ces visites, parlait peu et ne tardait pas à s'éclipser.

Aratov continuait son train de vie. Mais, tout au fond de son âme, une sorte d'entorse, si l'on peut dire, s'était produite. Un souvenir obscur et vague le tourmentait et il n'arrivait pas à en préciser la nature. Il s'agissait d'un fait ou d'un détail en rapport avec la soirée passée chez la princesse. Néanmoins, il ne ressentait aucun désir d'y retourner, et la vie mondaine dont il avait entrevu quelques aspects dans cette maison lui répugnait plus que jamais. Six semaines s'écoulèrent ainsi.

Et voici qu'un matin Kupfer apparut de nouveau. Cette fois, il avait l'air un peu embarrassé. « Je sais, dit-il avec un rire gêné, que la visite chez la princesse n'a pas été de ton goût. J'espère cependant que, malgré cela, tu accepteras quand même ma proposition… que tu ne repousseras pas ma demande ! »

– De quoi s'agit-il ? demanda Aratov.

– Vois-tu, continua Kupfer, en s'animant de plus en plus, il y a ici une société d'amateurs, d'artistes, qui organisent de temps à autre des lectures, des récitals, des concerts, et même des représentations théâtrales de bienfaisance…

– Et la princesse y prend part ? interrompit Aratov.

– La princesse participe à toutes les actions généreuses. Peu importe, du reste. Nous organisons une matinée littéraire et musicale et tu auras l'occasion

d'entendre une jeune fille… tout à fait extraordinaire ! On n'est pas encore bien fixé sur elle. Est-ce une Rachel, est-ce une Viardot ? Elle chante aussi bien qu'elle récite ou déclame ! C'est un vrai talent, mon brave, un talent de première classe ! Et je n'exagère pas. Eh bien… m'achètes-tu un billet ? Au premier rang, c'est cinq roubles !

– Et où l'avez-vous dénichée, cette merveilleuse jeune fille ! demanda Aratov.

Kupfer sourit. « Quant à cela, vraiment, je ne saurais le dire… Actuellement, elle loge chez la princesse, et la princesse, comme tu le sais, protège toutes les personnes de ce genre. Mais tu l'auras probablement aperçue à sa soirée. »

Aratov ressentit comme un faible choc mais ne dit rien.

– Elle a joué quelque part en province, continua Kupfer, et elle semble faite pour le théâtre. Mais tu la verras toi-même !

– Et comment s'appelle-t-elle ?

– Claire…

– Claire ? interrompit Aratov, pas possible !

– Pourquoi pas possible ? Claire… Claire Militch : ce n'est pas son vrai nom… c'est plutôt un nom de guerre. Elle chantera une romance de Glinka… Puis un morceau de Tchaïkovsky ; enfin elle récitera la lettre de Tatiana dans « Eugène Onéguine » Eh bien ! prends-tu un billet ?

– Et quand aura lieu cette séance ?

– Demain… demain à une heure et demie dans une salle privée à Ostojenka… je passerai te prendre. Alors, un

billet de cinq roubles ?… Le voici… ah ! pardon, il est de trois celui-là ! Prends ce programme. Je suis l'un des organisateurs.

Aratov devint rêveur. Platonida Ivanovna entra à ce moment. Ayant un instant considéré son neveu, elle parut soudain troublée.

– Jacques, s'exclama-t-elle, que t'arrive-t-il ? D'où vient cet embarras ? Fédor Fédorovitch, que lui avez-vous donc dit ?

Mais Aratov ne laissa pas à son ami le temps de répondre. Ayant presque arraché le billet des mains de Kupfer, il donna l'ordre à Platonida Ivanovna de lui remettre cinq roubles.

Platonida s'étonna et ses paupières tremblèrent légèrement. Néanmoins, elle remit, sans mot dire, l'argent à Kupfer. La voix impérative de son petit Jacques l'avait intimidée cette fois.

– Je te le répète, c'est le miracle des miracles ! s'exclama Kupfer en se précipitant vers la porte. À demain, donc !

– A-t-elle les yeux noirs ? lança Aratov.

– Oui, comme du charbon, s'écria gaîment Kupfer, et il disparut.

Aratov regagna sa chambre, tandis que Platonida Ivanovna restait comme clouée sur place, murmurant : « Ô Seigneur, aidez-nous, aidez-nous, Seigneur ! »

Chapitre 4

La grande salle de l'hôtel privé à Ostojenka était déjà à demi comble au moment où Aratov et Kupfer y pénétrèrent.

On montait parfois dans cette salle des pièces de théâtre. Mais on n'y voyait cette fois ni rideaux ni décors. Les organisateurs de la « matinée » s'étaient contentés d'aménager, à l'une de ses extrémités, une estrade avec un piano, quelques pupitres, des chaises, une table avec une carafe d'eau et un verre. La porte conduisant à la salle réservée aux artistes était dissimulée sous une tenture rouge.

Vêtue d'une robe vert clair, la princesse occupait déjà une place au premier rang. Aratov s'assit non loin d'elle après lui avoir adressé un léger salut. Le public était mêlé : il comprenait surtout de jeunes étudiants. En sa qualité d'organisateur, Kupfer, un ruban blanc sur le revers de son frac, semblait fort affairé. La princesse paraissait troublée. À chaque instant elle tournait la tête, lançait des sourires de tous côtés, ébauchait des conversations avec ses voisins. Elle n'était entourée que par des hommes.

Tout d'abord parut sur l'estrade un flûtiste d'aspect phtisique : il cracha de toutes ses forces… pardon, il souffla un morceau de musique dont la mélodie avait également quelque chose de souffreteux. Deux personnes crièrent « bravo ». Puis, un gros bonhomme, les yeux cachés derrière une paire de lunettes, d'un aspect respectable mais triste, déclama d'une voix de basse un récit de Stchédrine. On applaudit les vers plutôt que le récitant. Ensuite ce fut le tour d'un pianiste – une vieille connaissance d'Aratov ! – qui tambourina une fantaisie de Liszt, la même qu'on avait déjà entendue lors de la soirée chez la princesse. On lui fit bisser ce morceau. Appuyant le bras sur le dossier de sa chaise, le pianiste saluait et à chaque fois secouait sa chevelure, tout à fait comme Liszt ! Enfin, après une pose assez longue, la tenture rouge du fond de l'estrade s'écarta pour livrer passage à Claire Militch. Cette fois, la salle éclata en applaudissements. D'un pas un peu hésitant, elle s'avança sur l'estrade, s'arrêta, et demeura immobile, en joignant ses grandes et belles mains nues sans saluer, sans incliner la tête, sans sourire.

C'était une jeune fille de dix-neuf ans environ, d'une taille assez haute, un peu large d'épaules il est vrai, mais bien faite. Elle avait le visage brun, d'un type juif, ou peut-être tzigane, des yeux plutôt petits, surmontés de sourcils épais, très rapprochés, un nez droit, légèrement retroussé, et une bouche fine, aux lèvres joliment dessinées, mais dont l'inflexion était trop accusée. Elle portait une tresse énorme et lourde dont on croyait sentir le poids en la regardant. Le

front bas semblait taillé dans la pierre et les oreilles étaient minuscules. L'expression de son visage était pensive, comme austère. Tout trahissait en elle une nature passionnée, volontaire – pas très bonne peut-être, ni même intelligente – mais certainement douée. Pendant une minute, elle tint les yeux baissés. Puis, reprenant possession d'elle-même, elle leva sur les spectateurs un regard fixe, distrait, et qui semblait comme absorbé en lui-même. « Quels yeux tragiques ! » observa un vieux fat aux cheveux grisonnants, assis derrière Aratov, qui avait la mine d'une cocotte de province, et qui passait à Moscou pour un critique avisé. Ce fat était un sot, et il avait voulu dire une sottise… mais son observation était juste pourtant.

Aratov qui, dès l'apparition de Claire, ne la quitta pas des yeux, se souvint à ce moment seulement de l'avoir vue chez la princesse. Il se souvint même que Claire avait alors, à plusieurs reprises, dirigé vers lui son regard sombre et fixe. Et à cet instant encore – ou bien serait-ce une illusion ? – il semblait que le visage de la jeune fille se fût soudain animé au moment où elle le découvrit au premier rang, et qu'à nouveau elle le fixait avec insistance… Puis, sans tourner la tête, elle recula de deux pas vers le piano, devant lequel était déjà assis l'accompagnateur, notre étranger aux longs cheveux. Elle devait chanter la romance de Glinka : « À peine je t'ai connu… » Elle commença son chant sans préparatifs, sans changer d'attitude, sans remuer les mains, sans consulter la partition. Sa voix avait un timbre doux et sonore de contralto ; elle prononçait les paroles en les appuyant ; son

chant était plutôt monotone, sans nuances, mais marqué d'une expression vigoureuse. « Eh ! dit le même fat derrière Aratov, elle chante avec une belle conviction, la petite demoiselle »… Et c'était vrai, cette fois encore.

Des cris : bis ! bravo ! retentirent de toutes parts. Mais après un regard rapide vers Aratov qui gardait le silence et n'applaudissait point, car sa manière de chanter ne lui avait plu que médiocrement, elle s'inclina légèrement et s'éloigna sans accepter le bras – replié en forme d'anse de panier – du pianiste chevelu. On la rappela. Elle mit un certain temps avant de réapparaître. Puis, de ce même pas hésitant, elle s'approcha du piano en murmurant quelques mots au pianiste qui remplaça la partition déjà ouverte par une autre. Elle attaqua alors la romance de Tchaïkovsky : « Celui qui connut l'attente de ta rencontre… » Elle chanta cette romance d'une autre façon que la première fois, à mi-voix, avec une expression de lassitude… Et c'est seulement en arrivant à l'avant-dernier vers : « Comprendra combien j'ai souffert… » qu'elle eut des accents chaleureux et sonores. Le dernier vers : « Et comme je souffre encore… », elle le murmura en traînant douloureusement sur le dernier mot. Cette romance produisit sur le public une impression moins forte que celle de Glinka : toutefois les applaudissements ne firent pas défaut. Ce fut surtout Kupfer qui se distingua. Il avait une façon à lui de joindre les paumes en forme de tonnelet, ce qui lui permettait, en claquant des mains, de produire un son d'une intensité extraordinaire. La princesse lui passa un grand bouquet un peu défait déjà pour qu'il l'offrît à la

cantatrice. Mais celle-ci fit mine de ne pas remarquer Kupfer incliné devant elle, les fleurs au bout de son bras tendu, et elle partit, sans attendre que le pianiste lui donnât le bras, bien qu'il se fût élancé avec plus de hâte encore que la première fois. Désappointé, l'accompagnateur secoua sa chevelure avec une énergie qui aurait rendu des points à Liszt lui-même.

Pendant tout le temps que Claire chanta, Aratov ne cessa de l'observer. Il lui semblait que ses yeux, sous les cils baissés, étaient de nouveau tournés vers lui. Mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'immobilité de ce visage, de ce front, de ces sourcils. Cependant, lorsqu'elle lança son cri passionné, il aperçut, entre les lèvres entr'ouvertes à peine, le chaud éclat d'une rangée très serrée de dents blanches. Kupfer l'aborda.

– Eh bien, mon vieux, comment la trouves-tu ? demanda-t-il tout rayonnant de plaisir.

– Elle a une belle voix, répondit Aratov. Mais elle ne sait pas encore chanter et ce qui lui manque surtout c'est une bonne école. (Il ne savait pas lui-même pourquoi il disait cela, car il n'avait aucune notion de ce qu'était l'« école ».) Kupfer ne cacha pas son étonnement.

– Ah, elle manque d'école, répéta-t-il lentement… Bah, quant à cela… elle peut encore se rattraper… Mais en revanche, que d'âme ! Attends, attends de l'avoir entendue dans la récitation de la lettre de Tatiana.

Kupfer quitta Aratov qui pensa en lui-même : « Une âme, elle, avec ce visage immobile ? » L'attitude de la jeune fille le faisait songer à quelque somnambule, ou à une

personne plongée dans l'hypnose. « D'autre part, songea-t-il, il n'y a pas de doute : elle me regarde sans cesse. »

Cependant la « matinée » se poursuivait. Le gros monsieur aux yeux ornés de lunettes réapparut sur l'estrade. En dépit de sa physionomie – tout ce qu'il y avait de plus sérieuse – il s'imaginait doué pour les rôles comiques. Il récita une scène de Gogol mais sans provoquer cette fois le moindre signe d'approbation. On vit ensuite revenir le flûtiste pour un bref solo. L'orageux pianiste tapa encore un morceau sur son instrument, et un gosse d'une douzaine d'années, pommadé et bouclé, avec des traces de larmes séchées sur les joues, bâcla quelques variations pour violon. Il put sembler bizarre d'entendre, entre les divers numéros de récitation et de musique, des sons entrecoupés d'un cor de chasse, provenant de la chambre réservée aux artistes. Cependant, le joueur de cor ne se produisit pas. On apprit plus tard que l'amateur en question fut saisi de trac au moment de paraître devant le public.

Mais voici enfin Claire Militch. Elle tenait à la main un petit volume de Pouchkine qu'elle n'honora pas d'un seul regard d'ailleurs pendant sa récitation… Elle était apparemment intimidée : le livre tremblait entre ses doigts. Aratov remarqua aussi l'expression de lassitude qui, *maintenant,* se peignait sur ses traits sévères. La première strophe : « Je vous écris… que voulez-vous de plus ? » elle la dit avec une extrême simplicité, presque naïvement, et en tendant les bras en avant, dans un geste d'abandon ingénu, sincère. Ensuite elle récita un peu trop

rapidement. Mais à partir de la strophe : « Un autre ! oh non ! à personne je ne donnerai mon cœur »… elle reprit l'empire sur elle-même et lorsqu'elle arriva aux paroles : « Toute ma vie fut l'espoir d'une rencontre avec toi », sa voix jusqu'alors un peu sourde devint vibrante, triomphante et hardie, tandis que ses yeux se fixaient, avec la même audace, avec la même expression droite et franche, sur Aratov. Elle continua de réciter avec entrain. À la fin seulement sa voix baissa de nouveau, trahissant, tout comme son visage, sa lassitude première. Elle murmura le dernier quatrain presque sans expression : le volume de Pouchkine lui glissa des mains et elle quitta précipitamment l'estrade.

Le public se mit à l'applaudir avec frénésie et à l'appeler… Un séminariste, Petit-Russien, hurlait : « Mi-i-litch ! Mi-i-litch ! » avec une telle force que son voisin le pria courtoisement de ménager le futur archidiacre qu'il y avait en lui. Aratov se leva aussitôt et s'achemina vers la sortie. Kupfer le rattrapa : « Par Dieu, où vas-tu ? s'écria-t-il. Ne veux-tu donc pas que je te présente à Claire ? – Non, merci », se hâta de répondre Aratov, qui s'éloigna aussitôt, presque en courant.

Chapitre 5

D'étranges, d'incompréhensibles sensations le troublaient, dont il ne se rendait pas très bien compte lui-même. Au fond, la façon de réciter de Claire ne lui plaisait pas, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi. Cette déclamation l'agaçait. Elle lui semblait trop âpre, dénuée d'harmonie. Cette voix portait atteinte à quelque chose de profond en lui-même : elle exerçait sur lui une sorte de violence. Et ces regards fixes, insistants, presque importuns – comment les interpréter ? Que signifiaient-ils ?

La modestie d'Aratov ne lui permettait pas de croire, ne fût-ce qu'un seul instant, qu'il avait pu plaire à cette jeune fille bizarre, qu'il avait peut-être pu lui inspirer quelque chose comme un sentiment d'amour, voire de passion ! La femme encore inconnue, la jeune fille à laquelle il pourrait se livrer tout entier, qui serait un jour sa fiancée, sa femme, n'apparaissait pas dans son imagination pareille à cette étrangère, pas du tout pareille… Il rêvait rarement d'amour : il était demeuré vierge d'âme et de corps et ne connaissait pas les femmes. La pure image qui, à de rares moments, se présentait à son esprit, rappelait celle de sa

mère défunte, dont il se souvenait à peine, mais dont il conservait le portrait comme une chose sacrée… Ce portrait avait été peint à l'aquarelle, de façon assez maladroite, par une de ses amies. Mais la ressemblance, aux dires de tout le monde, était frappante. La femme, la jeune fille, dont il n'osait même pas encore rêver, devrait avoir le même profil doux et tendre, les mêmes yeux clairs, les mêmes cheveux soyeux, le même sourire, la même franche expression du visage…

Or, cette jeune fille noire, basanée, avec ses cheveux durs, cette ombre de moustache effleurant sa lèvre, devait être sûrement méchante ou tout au moins capricieuse… – Une tzigane ! (Aratov n'aurait pu inventer de pire nom pour elle) – qu'était-elle donc pour lui ?

Et pourtant, Aratov se sentait incapable de chasser de son esprit l'image de cette noire tzigane, dont le chant, la déclamation – comme toute la physionomie – lui avaient déplu. Il n'y comprenait rien et s'irritait contre lui-même. Peu auparavant, il avait lu un roman de Walter Scott « Les eaux de Saint-Ronan ». (Son père estimait l'écrivain anglais : il le prenait au sérieux, trouvait à ses romans un caractère « scientifique » et possédait la collection de ses œuvres complètes.) L'héroïne de ce roman portait le nom de Claire Mobray. Vers 1840, un poète russe, Krassov, avait composé sur elle un poème qui se terminait ainsi :

Ô Claire infortunée, ô Claire folle !
Ô infortunée Claire Mobray !

Aratov connaissait ces vers… et, depuis qu'il avait lu le roman, ils revenaient sans cesse dans sa mémoire…

« Infortunée Claire ! Claire folle ! » (C'est pour cette raison qu'il s'étonna si fort lorsqu'il entendit Kupfer prononcer le nom de Claire Militch.) Platocha elle-même s'aperçut, non pas tant d'un changement d'humeur de son cher Jacques – au fond, rien n'était changé en lui – mais d'une sorte de trouble dans ses regards et ses propos. Avec précaution, elle le questionna au sujet de la matinée littéraire. Puis elle marmonna des paroles indistinctes, poussa quelques soupirs en dévisageant son neveu sur toutes les faces : elle l'examina de profil, l'étudia de trois quarts, et tout d'un coup, en se tapant les mains contre les hanches, elle s'exclama : « Eh bien ! Yacha, je vois ça, je devine de quoi il retourne ! »

– Quoi donc ? demanda Aratov.

– Tu as assurément rencontré, dans cette matinée, une de ces modernes « traîne-queue ». (C'est ainsi que Platonida Ivanovna avait coutume d'appeler toutes les dames qui portaient des robes à la mode.) Assurément, elles ont de jolis minois et savent se tortiller gentiment, les yeux comme ceci, la bouche comme cela (Platocha mima leurs jeux de physionomie) et puis elles vous coulent, avec cela, de ces regards ! (Elle essaya de les mimer de nouveau en traçant dans l'air de grands cercles avec son index.) Alors, avec ton inexpérience, tu t'y es laissé prendre… mais ce n'est rien, mon petit Jacques… rien du tout ! Bois une tasse de tisane avant de te coucher… et tout ça passera ! Ô Seigneur, aidez-nous !

Platocha se tut et s'en alla. C'était la première fois de sa vie qu'elle se hasardait à une si longue tirade… Quant à

Aratov : « Il se peut que ma tante ait raison, pensa-t-il. Tout cela vient de mon manque d'habitude… (Il ne lui était jamais arrivé jusque-là de susciter cette attention, cette curiosité chez un être du sexe féminin… jamais en tout cas il ne s'était aperçu de rien de pareil.) Ah ! il ne faut pas que je me laisse aller à des folies. »

Il s'absorba dans ses livres. Avant de se coucher, il prit une tasse de tilleul et passa même une assez bonne nuit, sans rêve. Le lendemain, il fut tout à sa photographie, comme si de rien n'était… Mais vers le soir, son âme fut de nouveau troublée.

Chapitre 6

Voici ce qui était arrivé : Un commissionnaire lui avait apporté une missive d'une écriture féminine, irrégulière, en gros caractères, et qui contenait les lignes suivantes : « Si vous devinez qui vous écrit et si cela ne vous ennuie pas trop, trouvez-vous demain à cinq heures de l'après-midi au boulevard Tverskoï – et attendez là. On ne vous retiendra pas longtemps. C'est d'une grande importance. Venez. » La signature manquait.

Aratov devina sur-le-champ qui était sa correspondante – et c'est justement ce qui le révolta. « Quelle sottise ! dit-il presque à voix haute, il ne manquerait plus que cela ! Ah çà, je n'irai point. » Il fit cependant rappeler le commissionnaire qui ne lui apprit rien sinon que la lettre lui avait été remise, dans la rue, par une domestique. Après l'avoir congédié, Aratov relut la lettre et… la jeta à terre. Mais au bout d'un instant, il la ramassa et, l'ayant relue, s'écria encore : « Sottises que tout cela ! » Pourtant il ne jeta plus la lettre mais l'enferma dans un tiroir. Puis, il se plongea dans ses occupations coutumières, passant d'un objet à l'autre. Mais rien ne lui réussissait. Soudain, il se

rendit compte qu'il attendait Kupfer. Voulait-il le questionner, ou peut-être lui faire quelque confidence ? – Dieu sait ! Mais Kupfer ne paraissait toujours pas. Aratov dénicha ensuite sur un rayon de sa bibliothèque un volume de Pouchkine, relut la lettre de Tatiana et se convainquit de nouveau que la « tzigane » n'en avait pas saisi l'esprit. Libre à ce bouffon de Kupfer de clamer : « C'est une Rachel ! Une Viardot ! » Il s'approcha alors de son piano, en souleva machinalement le couvercle et essaya de retrouver de mémoire la romance de Tchaïkovsky. Mais, presque aussitôt, il referma le piano avec dépit et se rendit chez sa tante. La chambre de la vieille fille dégageait une ambiance très particulière : toujours surchauffée, imprégnée d'un éternel parfum de menthe, de sauge ou d'autres plantes médicinales, elle était, en outre, encombrée de tant de tapis, d'étagères, d'escabeaux, de coussins, de petits meubles douillets, que quiconque n'y étant pas habitué avait toutes les peines du monde à y évoluer et même à y respirer.

Platonida Ivanovna était assise près de la fenêtre, tenant une aiguille à tricoter. Elle faisait pour Jacques un cache-nez : le trente-huitième exactement depuis la naissance du neveu. Elle fut surprise de cette visite. Aratov ne venait que rarement chez elle : quand il avait besoin de quelque chose, il l'appelait d'habitude, de sa voix mince, sans bouger de son cabinet : « Tante Platocha ! » Elle le fit asseoir et, attendant ce qu'il allait dire, le scruta avec prudence. Elle le dévisageait à travers ses lunettes rondes, fixant sur lui ses deux petits yeux, dont l'un le regardait à

travers le verre, tandis que l'autre l'examinait par-dessus la monture. Elle ne s'informa pas de sa santé, ne lui proposa pas de thé : elle sentait bien que ce n'était pas pour cela qu'il était venu. Aratov demeura un moment indécis… puis il parla… d'abord de sa mère, de sa vie conjugale, de la façon dont son père l'avait connue… Tout cela, il le savait fort bien… mais il désirait se le faire répéter. Malheureusement pour lui Platocha n'avait pas le don de la causerie ; elle répondait par monosyllabes, brièvement, se doutant bien que ces questions n'étaient pas le but réel de la visite de Jacques.

– Eh bien, quoi ? répétait-elle précipitamment, tout en maniant son aiguille avec une sorte de dépit. Tout le monde sait que ta mère fut une colombe… oui, une colombe, c'est le mot… Et ton père l'aima, comme il convient à un bon mari d'aimer sa femme, fidèlement, honnêtement, jusqu'à la fin de ses jours. Il n'y eut jamais d'autres femmes dans sa vie, ajouta-t-elle en élevant la vois et en ôtant ses lunettes.

– Était-elle timide ? demanda Aratov, après un bref silence.

– Pour sûr qu'elle l'était ! Comme il convient à notre sexe. Mais depuis quelque temps on voit de ces femmes hardies…

– De votre temps, il n'y en avait donc point ?

– Mais si, même alors ! Il en a existé de tout temps ! Mais il fallait voir qui c'était ! Des filles sans vergogne !… Oui, de celles qui se pavanent en retroussant leurs jupes. Que lui importe à une pareille créature ! Tant mieux pour

elle si quelque bourrique tombe dans ses pièges. Quant aux gens sensés, pondérés, ils méprisaient les femmes de cette sorte. Rappelle-toi bien : en as-tu jamais vu chez nous ?

Sans répondre, Aratov retourna dans son cabinet. Platonida Ivanovna l'accompagna du regard, hocha la tête, chaussa ses lunettes et se remit à tricoter… cependant, il lui arriva, plus d'une fois, de s'arrêter, pensive, en laissant son ouvrage tomber sur ses genoux.

Aratov ne cessa, jusqu'à une heure avancée de la nuit, de songer à ce billet avec le même dépit, avec la même colère contre cette « tzigane ». Quant au rendez-vous fixé, il était certain qu'il n'irait pas ! Pendant la nuit également, son image le troubla. Il revoyait continuellement ses yeux tantôt clignotants, tantôt grands ouverts, avec ce regard insistant, fixé droit sur lui. Et le visage impassible de Claire avec son expression dominatrice l'obsédait.

Le lendemain matin, il s'attendit, sans savoir pourquoi, à une visite de Kupfer : il fut même sur le point de lui écrire. Il demeura inactif d'ailleurs, passant son temps à arpenter sa chambre. Pas un instant, il n'admit la pensée qu'il pourrait se rendre à ce stupide rendez-vous… Mais à trois heures et demie précises, ayant avalé à la hâte son repas, il mit soudain son manteau, prit son chapeau, et, à la dérobée, à l'insu de sa tante, il se précipita dans la rue et se dirigea vers le boulevard Tverskoï.

Chapitre 7

La rue était presque déserte. On n'y voyait que peu de passants. Il faisait un temps humide et plutôt froid. Aratov s'efforçait de ne penser à rien et de concentrer son attention sur ce qui l'entourait, cherchant à se convaincre que lui aussi n'était sorti, comme tous ces passants, que pour se promener… Le billet, il l'avait dans la poche droite de son veston, et il en sentait continuellement la présence. Il fit une, puis deux fois le tour du boulevard, en jetant un regard perçant sur chaque femme qui l'approchait, tandis que son cœur battait la chamade. Au bout d'un moment, sentant un peu de fatigue, il s'assit sur un banc. Soudain, une pensée lui traversa l'esprit : « Et si ce n'était pas elle qui lui avait écrit cette lettre ? Si c'était quelqu'un d'autre, quelque autre femme ? » En vérité, cela aurait dû lui être indifférent… et pourtant, force lui était de s'avouer qu'il ne l'aurait point désiré… « Ce serait trop bête, pensa-t-il, encore plus bête que *cette histoire-là.* » Une inquiétude nerveuse commençait à s'emparer de lui ; il se sentait transi par un froid intérieur. Plus d'une fois il tira sa montre de son gousset, contempla le cadran, la remit à sa place,

et chaque fois il oubliait aussitôt les minutes qui le séparaient de cinq heures. Il lui semblait que les passants le dévisageaient, avec une espèce d'étonnement railleur et curieux. Un maigre caniche s'approcha, le flaira et se mit à frétiller de la queue. Fâché, il fit mine de le frapper. Mais il était surtout importuné par la présence d'un gamin, un apprenti vêtu d'une crasseuse blouse d'ouvrier qui, assis sur un banc de l'autre côté du boulevard, tantôt sifflant, tantôt se grattant, ou se dandinant sur ses pieds chaussés de grosses bottes éculées, avait tout le temps l'air de le dévisager. « Voilà, songea Aratov, son patron l'attend et ce fainéant passe son temps à se tourner les pouces… »

Mais au même instant, il sentit quelqu'un s'approcher et se placer derrière lui, tout près : il perçut même un souffle chaud… Il tourna la tête… C'était elle.

Il la reconnut immédiatement, malgré l'épais voile bleu foncé qui dissimulait ses traits. Il se leva brusquement, et resta planté devant elle sans bouger, sans pouvoir prononcer un mot. Assurément, il ressentait un grand embarras… mais elle n'était pas moins gênée que lui : même au travers du voile, Aratov fut frappé par la pâleur mortelle de son visage. Pourtant, ce fut elle qui, la première, rompit le silence.

– Merci, dit-elle d'une voix saccadée, merci d'être venu. Je n'en espérais pas tant… Elle se détourna et se mit à marcher. Aratov la suivit.

– Il se peut que vous me jugiez mal, continua-t-elle sans tourner la tête. En effet, ma démarche est fort étrange… Mais, voyez-vous, j'ai tant entendu parler de vous… ah !

non, ce n'est pas cela… Je… non, ce n'est pas cela… Si vous saviez… Je voulais vous dire tant de choses, oh ! mon Dieu !… Mais comment le faire… Comment le faire ?

Aratov marchait à ses côtés, un peu en arrière. Il ne voyait pas son visage ; il ne voyait que son chapeau et un bout du voile… et encore sa longue mantille noire, un peu usée… Il sentit soudain revenir son dépit contre elle et contre lui-même. Il entrevit tout ce que ce rendez-vous, ces explications entre inconnus, sur un boulevard public, avaient de ridicule et d'absurde.

– Si j'ai répondu à votre invitation, commença-t-il à son tour, oui, si je suis venu, madame (les épaules de la jeune fille tressaillirent légèrement ; elle obliqua sur une ruelle de traverse et il la suivit), c'est uniquement pour tirer au clair, pour apprendre la cause de ce malentendu qui vous a incitée à vous adresser à moi, un étranger… un étranger qui… qui n'a *deviné,* comme vous avez bien voulu le dire dans votre lettre, que c'était vous qui lui écriviez… oui, qui ne l'a deviné que parce qu'il vous a plu, au cours de cette matinée littéraire, de lui témoigner une trop grande attention… oui, une attention trop marquée, trop flagrante.

Tout ce petit discours, Aratov le débita de cette voix claire, sonore, mais pas trop ferme, propre aux jeunes gens qui récitent une leçon bien apprise… Il était irrité ; il était en colère… C'est cette colère justement qui délia sa langue d'ordinaire assez lourde.

Elle ralentit le pas… Aratov marchait toujours derrière elle, ne voyant que cette mantille usée et ce chapeau également défraîchi. Il souffrait maintenant dans son

amour-propre pendant qu'elle devait sans doute se dire : « Je n'ai eu qu'à faire signe – et il est accouru… » Aratov gardait le silence… il s'attendait à une réponse : mais elle ne disait pas un mot.

– Je suis prêt à vous écouter, reprit-il, et je serais même fort aise si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit… bien que, je l'avoue, cela m'étonne un peu… étant donné mon genre de vie si retirée…

En entendant ces derniers mots, Claire se retourna soudain – et il aperçut un visage tellement effaré, reflétant un chagrin si profond, les yeux pleins de grandes larmes brillantes, les lèvres entr'ouvertes dans une expression si amère, et ce visage était si beau, qu'Aratov s'arrêta, hésitant, avec un sentiment en lui qui tenait à la fois de la peur, du regret et du ravissement.

– Ah ! pourquoi… pourquoi parlez-vous ainsi ? dit-elle dans un élan de sincérité et de franchise… Et que cette voix était touchante… « Est-il possible que ma lettre ait pu vous froisser… Vous n'y avez donc rien compris ? Ah mais ! Vous n'y avez rien compris, en effet, vous n'avez pas saisi ce que je voulais de vous. Dieu sait ce que vous avez imaginé ! Vous n'avez même pas songé à ce qu'il m'en a coûté, de vous écrire… Vous ne vous souciez que de vous-même, de votre dignité, de votre repos !… Ai-je donc par hasard… (elle serra si fort ses mains levées vers son visage que ses doigts en craquèrent)… Comme si je vous demandais quelque chose… Comme si elles étaient nécessaires, toutes ces explications : « Madame… » Je suis même étonné… si je pouvais vous être « utile… » Ah !

insensée que j'étais ! Je me suis trompée sur vous, votre visage m'a induit en erreur ! Lorsque je vous ai vu pour la première fois… et vous êtes là… là… devant moi, sans même trouver un mot à me dire… Pas un seul mot ? »

Elle suppliait… Puis, tout à coup, son visage s'empourpra et prit une expression méchante, presque insolente. « Dieu, comme tout cela est bête ! s'exclama-t-elle, en éclatant d'un rire aigu. Comme c'est bête, notre rendez-vous ! Que je suis sotte !… Mais vous aussi… Fi donc ! »

Elle eut un geste méprisant de la main, comme si elle voulait l'écarter de son chemin, s'enfuit vers le boulevard et disparut.

Ce geste de la main, ce rire offensant, cette dernière exclamation réveillèrent chez Aratov l'irritation du début, étouffant dans son âme le sentiment qui s'y était levé au moment où elle s'était adressée à lui, les larmes aux yeux.

Il se fâcha. Il eut envie de crier à la suite de la jeune fille qui s'éloignait : « Vous ferez, certes, une bonne actrice ; mais pourquoi, bon Dieu, jouer cette comédie devant moi ? »

Il retourna chez lui. Il marchait vite, maugréant et continuant à s'indigner durant tout le trajet. Mais à travers les sentiments mauvais et hostiles qui l'agitaient, le souvenir de ce merveilleux visage qu'il n'avait entrevu qu'un instant perçait quand même et l'émouvait malgré lui. Il alla jusqu'à se demander : « Pourquoi ne lui ai-je pas répondu lorsqu'elle ne réclamait de moi qu'un mot ? Je n'en ai pas eu le temps…, pensa-t-il… Elle ne m'a pas laissé

prononcer une syllabe… Et puis, qu'aurais-je pu lui dire ? … » Mais tout aussitôt il secoua la tête et se dit avec un dépit renouvelé : « C'est une comédienne… » Néanmoins, son amour-propre de jouvenceau inexpert et nerveux, d'abord offensé, fut flatté finalement à l'idée de la passion qu'il avait inspirée. – « Soit ! songea-t-il encore. Maintenant, en tout cas, tout cela est bien entendu fini… J'ai dû lui paraître ridicule… »

Cette dernière réflexion lui fut désagréable. De nouveau, il s'emporta, et contre elle, et contre lui-même. Rentré chez lui, il s'enferma dans son cabinet : il n'avait aucune envie de voir Platocha. La bonne vieille, plus d'une fois, s'approcha de sa porte, colla son oreille à la serrure, soupirant et marmottant ses prières… « Voilà qu'il commence déjà, songea-t-elle. Et il n'a pas encore vingt-cinq ans… Ah ! c'est trop tôt, trop tôt ! »

Chapitre 8

Toute la journée qui suivit, Aratov fut de mauvaise humeur. « Qu'as-tu donc, Jacques ? lui demandait Platonida Ivanovna : Tu ne sembles pas dans ton assiette aujourd'hui. On dirait que tu as l'âme en désordre. » La brave vieille traduisait assez bien, dans son langage particulier, l'état moral d'Aratov. Il n'avait pas envie de travailler. Et d'ailleurs, il ne savait lui-même ce qu'il voulait. Tantôt il attendait Kupfer (il se doutait bien que ce dernier avait donné son adresse et personne d'autre n'aurait pu « tant parler de lui ») ; tantôt, il se demandait avec perplexité : « Est-ce bien de cette manière que devait se terminer notre rencontre ? » Il se disait qu'elle lui écrirait encore. À d'autres moments, il se demandait si ce n'était pas à lui d'écrire, pour tout lui expliquer – car il ne désirait tout de même pas laisser une mauvaise impression. Mais que pouvait-il expliquer en ce cas ? Il lui arrivait aussi, sans transition, d'éprouver un sentiment voisin du dégoût pour la démarche importune de cette femme, pour son effronterie. Mais il revoyait ensuite ce visage indiciblement touchant et il entendait sa voix charmeuse. Ou encore il se souvenait

de sa façon de réciter et de chanter, et il se demandait s'il avait eu raison de se montrer si sévère, si catégorique dans son jugement. Bref, il avait l'âme en désordre. Enfin, il en eut assez et il décida, comme on dit, de se reprendre et d'en finir une bonne fois avec cette histoire qui, de toute évidence, troublait son travail et dérangeait son repos.

Il ne lui fut pas facile de mettre cette résolution en pratique… Plus d'une semaine s'écoula avant qu'il pût rentrer dans son ornière. Par bonheur, Kupfer ne se montra pas : il semblait avoir disparu de Moscou. Peu avant « cette histoire », Aratov s'était intéressé à la peinture qu'il désirait étudier en vue de ses expériences photographiques. Il se remit à cette occupation avec un zèle redoublé. Deux à trois mois s'écoulèrent ainsi, dans une existence calme, sauf quelques « rechutes » espacées – pour parler comme les médecins – qui se manifestèrent, par exemple, par la décision qu'il faillit prendre un jour de rendre visite à la princesse. Aratov était redevenu l'homme de jadis. Pourtant, au fond de son être, quelque chose de sombre, de lourd, s'agitait secrètement, se mêlant à toutes ses pensées. Il était comme un gros poisson qu'on avait retiré de la rivière, puis rejeté à l'eau et qui continuait à nager sous l'embarcation où se trouvait le pêcheur et son hameçon.

Et voici qu'un matin, parcourant un numéro du « Messager de Moscou », vieux de plusieurs jours déjà, il tomba sur un entrefilet : « C'est avec un profond regret, écrivait un correspondant local de Kazan, que nous devons signaler la nouvelle du décès subit de Claire Militch, actrice

de talent ; elle était devenue, au cours d'un bref engagement, l'idole de notre public éclairé. Notre douleur est d'autant plus vive que Mlle Militch – à qui un bel avenir était assuré – a mis volontairement fin à ses jours : elle s'est empoisonnée. Sa mort a été particulièrement dramatique, car c'est sur la scène même que l'actrice a absorbé le poison. À peine fut-elle transportée chez elle qu'elle expira, à la consternation de tous. Selon des bruits recueillis en ville, c'est un amour malheureux qui l'a conduite à cet acte épouvantable. »

Aratov posa doucement le journal sur sa table. Extérieurement, il demeura calme…, mais il ressentit comme un choc à la tête et à la poitrine, qui, de là, gagnait tout son corps. Il se leva, resta un moment debout, puis se rassit et relut cette note. Ensuite, il se leva encore, alla s'étendre sur son lit et, les bras croisés derrière la tête, fixa longuement, comme à travers un brouillard, le mur de sa chambre.

Peu à peu, le mur s'estompa, se brouilla, et s'évanoui finalement… il revit devant lui le boulevard, sous le ciel gris, puis *elle,* vêtue de sa mantille noire… elle lui apparut ensuite sur l'estrade… enfin, il se vit lui-même, à côté d'elle. Le choc si violent qu'il avait ressenti au premier moment à la poitrine semblait remonter maintenant vers sa gorge… Il eut envie de tousser, d'appeler quelqu'un – mais la voix lui manqua – et à sa grande surprise, il fondit en larmes… Pourquoi pleurait-il ? De pitié ? De repentir ? Était-ce son système nerveux qui cédait sous le coup de cette brusque émotion ? Après tout, elle ne fut rien pour lui !

N’est-il pas vrai ?

– Qui sait ? Cette nouvelle est peut-être inexacte ?

Cette pensée traversa son esprit comme un éclair. « Il faut me renseigner. Auprès de qui ? De la princesse ? Non, mieux vaut demander à Kupfer… oui, à Kupfer ! Mais on le dit absent de Moscou ! C’est égal : il faut tenter de le voir d’abord. »

Aratov s’habilla en toute hâte, héla un fiacre et se rendit chez Kupfer.

9

Chapitre

Il ne s’attendait pas à le trouver… et pourtant il était chez lui. Kupfer avait bien quitté Moscou pendant quelque temps ; de retour depuis une semaine déjà, il s’apprêtait même à rendre visite à Aratov.

Il le reçut avec son aménité habituelle et se mit à lui parler de bagatelles diverses. Aratov, impatienté, l’interrompit, demandant :

– As-tu lu ? Est-ce vrai ?

– Vrai ? Quoi donc ? répondit Kupfer, interloqué.

– Mais, au sujet de Claire Militch !

Le visage de Kupfer eut une expression contrite…

– Si, si, si fait, mon vieux ; elle s’est empoisonnée… quel malheur !

Aratov garda le silence un moment.

– As-tu aussi appris la nouvelle par le journal ? Ou te serais-tu peut-être rendu en personne à Kazan ? demanda-t-il.

– C’est exact, j’y suis allé. C’est nous, la princesse et moi, qui l’avons emmenée là-bas. Elle a joué au théâtre de cette ville et y a remporté de grands succès. Mais je n’y

suis pas resté jusqu'à la catastrophe… Je suis parti pour Iaroslav…

– Pour Iaroslav ?

– Mais oui, j'ai accompagné la princesse… Elle habite maintenant Iaroslav.

– Possèdes-tu du moins des renseignements exacts ?

– Tout ce qu'il y a de plus exact. Je les tiens de première source : j'ai fait connaissance, à Kazan, avec sa famille. Mais… mon vieux, il me semble que cette nouvelle te trouble fort. Si je me souviens bien, Claire ne t'avait pas plu jadis. Tu avais tort. Quelle fille merveilleuse !… malheureusement une tête folle… déséquilibrée ! Hélas ! Nous l'avons beaucoup pleurée !

Aratov, sans mot dire, se laissa choir sur une chaise, et, après un instant, pria Kupfer de lui raconter… Il n'acheva pas sa phrase et se troubla.

– Raconter quoi ? s'enquit Kupfer.

– Mais… tout, répondit lentement Aratov. Par exemple, parle-moi de sa famille… et de tout le reste ! Dis-moi enfin tout ce que tu sais.

– Cela t'intéresse donc ?… Bien volontiers.

Et Kupfer, dont le visage ne reflétait guère la peine qu'il prétendait avoir, se mit à raconter.

De son récit, Aratov apprit que Claire Militch s'appelait en réalité Catherine Milovidova ; que son père avait été maître de dessin dans une école de Kazan, qu'il peignait de médiocres portraits et des icônes pour les établissements publics, qu'il passait en outre pour un ivrogne et pour un tyran domestique… « Et dire que ce

peintre avait des lettres ! » ajouta Kupfer en riant avec satisfaction, fier du jeu de mots qu'il croyait avoir fait. Aratov apprit également que cet homme laissa, en mourant, une veuve, d'une famille de négociants, femme aussi sotte que les héroïnes des pièces d'Ostrovsky, et une autre fille, beaucoup plus âgée que Claire et qui ne lui ressemblait guère, « intelligente d'ailleurs, d'un caractère exalté, maladive, mais intéressante et cultivée, mon vieux. La mère et la fille habitent une maisonnette convenable, acquise sur le produit de la vente des portraits et des icônes. Enfin, Claire, ou si tu veux Catherine… frappait, dès son enfance, par ses dons naturels… mais c'était une enfant indocile, capricieuse, se disputant constamment avec son père. Ayant la passion du théâtre, elle s'enfuit à l'âge de seize ans de la maison, avec une actrice… »

– Avec un acteur peut-être ? interrompit Aratov.

– Non, pas un acteur, une actrice à laquelle elle s'attacha beaucoup… À vrai dire, cette actrice avait un protecteur, un homme très riche d'un certain âge déjà et qui ne l'épousa pas pour l'unique raison qu'il était déjà marié – il semble d'ailleurs que l'actrice fût mariée également.

Ensuite, Kupfer confia à Aratov qu'avant de venir à Moscou, Claire avait déjà chanté et joué sur des scènes de province. Ayant perdu l'actrice son amie (le protecteur était mort entre temps ou peut-être avait-il repris la vie commune avec sa femme – Kupfer ne se souvenait pas très bien de ce détail), Claire fit la connaissance de la princesse, « cette femme au cœur d'or que tu n'as pas su, mon cher Jacques, apprécier à sa juste valeur », ajouta le

narrateur avec émotion. On avait finalement offert à Claire un engagement pour Kazan : elle accepta, encore qu'elle eût maintes fois assuré auparavant ne plus vouloir quitter Moscou ! En revanche, quelle admiration n'a-t-elle pas suscitée chez les habitants de Kazan. C'en était presque étonnant. À chaque représentation, bouquets et cadeaux, cadeaux et bouquets. Le marchand de blé, le plus gros bonnet de la région, lui fit même porter dans sa loge un encrier en or ! Kupfer raconta ces choses avec une grande animation, mais sans témoigner de beaucoup de sentimentalité et en s'interrompant pour poser toutes sortes de questions à son ami : « Mais pourquoi, mon vieux, veux-tu le savoir ? À quoi tout ceci peut-il te servir ? »

Aratov dévorait littéralement ses paroles, réclamant toujours de nouveaux détails. Enfin, après avoir, semblait-il, vidé son sac, Kupfer se tut, s'accordant un bon cigare en guise de récompense.

– Mais pourquoi donc s'est-elle empoisonnée ? demanda Aratov. Les journaux disent…

Kupfer leva les bras au ciel. « Quant à cela, je ne saurais le dire… Je n'en sais rien. En tout cas, les journaux en ont menti ! Claire avait une conduite exemplaire, irréprochable… pas d'amourettes… Comment aurait-elle pu, d'ailleurs, avec son orgueil ! Elle avait un orgueil presque satanique… et avec cela inaccessible ! Une tête dure ! C'était une impulsive, mais solide comme le roc… Me croiras-tu ? – je l'ai connue de près pourtant – eh bien ! je ne lui ai jamais vu de larmes dans les yeux.

« Mais moi, j'en ai vu ! » songea Aratov à part soi.

– Il y a ceci toutefois, poursuivit Kupfer : les derniers temps, j'avais perçu chez elle un grand changement : elle était devenue triste, taciturne ; pendant des heures entières, on ne parvenait pas à lui arracher un mot. Je la questionnai : « Quelqu'un vous aurait-il offensée, Catherine Semionovna ? » Car je connaissais bien son caractère, elle n'était pas femme à supporter un affront. Mais quoi : pas moyen de lui arracher un mot… Ses succès de théâtre ne l'amusaient plus : les bouquets pleuvaient et elle ne daignait même pas sourire. Cet encrier d'or, par exemple : elle y jeta à peine un regard distrait, et ce fut tout. Elle se plaignait souvent que personne n'arrivait à créer un rôle pour elle, tel qu'elle le comprenait. Et puis, elle abandonna complètement le chant… Peut-être ai-je eu tort, mon vieux : je lui ai dit une fois que tu trouvais qu'elle manquait un peu *d'école…* Mais, tout de même, pourquoi s'est-elle empoisonnée : c'est inconcevable ! Et de quelle façon encore…

– Quel est le rôle qui lui procura son meilleur succès ? – Aratov voulait en réalité connaître le dernier rôle qu'elle avait joué, mais sans bien savoir pourquoi, il posa sa question à côté.

– Si je me souviens bien, ce fut « Grounia » d'Ostrovsky. Mais, je tiens à le répéter : elle ne connut point d'amourettes… Considère donc un peu les choses toi-même… Elle habitait chez sa mère : tu les connais, ces maisons de négociants… Dans chaque coin, une petite lampe brûle devant une icône : une chaleur étouffante… une odeur acide… un salon n'ayant pour tous meubles que

des chaises rangées le long du mur… des fenêtres encombrées de géraniums. À peine un visiteur met-il les pieds dans ces endroits-là que la maîtresse du logis perd l'esprit, comme devant une invasion ennemie. Allez donc vous ingénier, dans cette ambiance, à « faire la cour », ou à parler d'amour !… Moi-même, on n'a pas voulu me laisser entrer, un jour. Leur domestique, une robuste femme, vêtue d'un « saraphan » écarlate, avec des seins pendants, m'a barré le chemin dans le vestibule, en hurlant : « Où allez-vous ? »… Non, décidément, je ne comprends point la cause de son suicide. Peut-être en a-t-elle eu assez de la vie tout bonnement, conclut Kupfer avec philosophie.

Aratov demeura la tête baissée. « Peux-tu me donner l'adresse de cette maison à Kazan ? » demanda-t-il finalement.

– Bien sûr, mais à quoi bon ? Songes-tu peut-être à leur envoyer une lettre ?

– Peut-être.

– À ton aise en ce cas. Seulement la vieille ne répondra pas, car elle ne sait ni lire ni écrire. Pour la sœur, c'est différent. Oh ! elle est intelligente, celle-là !… Mais tu m'étonnes, mon vieux. Tu semblais si indifférent auparavant… et voilà qu'elle t'intéresse tout à coup ! Tout cela, mon cher, provient de ta vie solitaire.

Aratov ne répondit pas à cette remarque et partit en emportant l'adresse de Kazan.

Alors qu'il se rendait chez Kupfer, le trouble, l'étonnement, l'attente, l'anxiété se lisaient sur son visage.

Maintenant, il marchait d'un pas calme et régulier, les yeux baissés, le chapeau rabattu sur le front. Maint passant l'examina curieusement, mais il n'y prit pas garde… Ce n'était plus comme sur le boulevard !

« Ô Claire infortunée ! ô Claire folle ! », ce refrain résonnait en lui sans trêve.

Chapitre 10

Cependant, Aratov passa fort calmement la journée qui suivit. Il put même s'adonner à ses occupations habituelles. Sur un point néanmoins, un changement s'était produit : Aussi bien durant ses heures de travail que pendant ses loisirs, il pensait sans arrêt à Claire et à ce que Kupfer lui avait dit la veille. Il est vrai que son esprit n'était pas agité et les réflexions qui lui venaient demeuraient paisibles. Il lui semblait que cette singulière jeune fille l'intéressait d'un point de vue psychologique seulement, comme une énigme en quelque sorte qu'il valait la peine de s'efforcer de résoudre. « Elle s'est enfuie avec une actrice entretenue, songeait-il, et s'est placée sous la protection de cette princesse chez qui elle vivait, semble-t-il – et, avec tout cela, pas *d'aventures amoureuses ?* Que c'est invraisemblable !… Kupfer prétend que c'est de la fierté ! Mais nous savons, premièrement (Aratov aurait dû dire ceci : Nous avons lu dans les livres…), nous savons que la fierté s'accommode fort bien d'une conduite légère. Deuxièmement : Comment cette jeune fille, si fière soi-disant, a-t-elle pu fixer un rendez-vous à un homme qui

risquait de lui témoigner du mépris… et qui l'a fait d'ailleurs… et dans un lieu public par surcroît… sur le boulevard ! » Aratov se souvint à ce moment des détails de la scène qui s'était passée sur le boulevard et il se demanda : « Ai-je réellement témoigné du mépris à Claire ? – Non », trancha-t-il… C'était un sentiment de nature différente, un sentiment d'incompréhension et d'étonnement… Bref, de la méfiance ! « Oh ! Claire infortunée ! » entendit-il de nouveau résonner dans sa tête. « Oui, c'est une malheureuse, fit-il encore… Infortunée, c'est le mot qui convient. Et s'il en est ainsi, je dois reconnaître que j'ai été injuste. Elle a eu raison d'observer que je ne comprenais pas. Elle me fait de la peine ! – Un être comme elle, une femme extraordinaire peut-être a passé si près de moi ! Et je n'ai pas su saisir l'occasion, je l'ai repoussée… Bah ! J'ai toujours la vie devant moi. J'aurai d'autres possibilités encore, et de plus belles, qui sait, des rencontres plus merveilleuses !

» Mais pour quelles raisons aurait-elle jeté précisément son dévolu sur *moi ?* Il se regarda dans une glace devant laquelle il passait. – Qu'y a-t-il donc de particulier dans ma personne ? Je ne suis pas un bel homme, voyons ? J'ai un visage, comme ça… comme tous les visages… Au fait, elle n'est pas belle non plus.

» Pas belle, non… mais quel visage expressif en revanche ! À la fois immobile… et tellement expressif. Je n'avais jamais vu jusqu'ici de visage pareil. – Avec ça elle a du talent… c'est-à-dire qu'elle en a eu, c'est incontestable. Un talent primitif, non cultivé, et même brut,

si l'on veut… Mais elle en avait, c'est certain. – Sur ce point également, je me suis montré injuste envers elle. » Aratov se reporta en pensée à la matinée littéraire et musicale… et il s'aperçut, à ce moment, qu'il se souvenait avec une grande netteté de chaque parole qu'elle avait dite ou chantée, de chacune des inflexions de sa voix… « Je ne m'en souviendrais pas ainsi, songea-t-il, si elle avait été dépourvue de talent.

» Et tout cela maintenant repose au fond de la tombe où elle s'est elle-même précipitée… Mais je n'y suis pour rien… Ce n'est pas de ma faute ! Ce serait même ridicule de penser que j'en suis responsable. » Aratov ne put s'empêcher de songer de nouveau qu'à supposer même qu'il y ait eu « quelque chose dans le cas de cette jeune fille », sa conduite au cours de l'entrevue avait dû certainement la décevoir. C'est pourquoi elle a eu ce rire dur et cruel en partant. « Qu'est-ce qui prouve du reste qu'elle se soit empoisonnée à la suite d'un amour malheureux ? Ces journalistes s'efforcent toujours d'attribuer les suicides de ce genre à une passion contrariée ! Les personnes comme Claire, ayant ce caractère-là, finissent facilement par trouver la vie fastidieuse… insupportable. Oui, fastidieuse. Kupfer avait raison : Elle était tout bonnement lasse de vivre.

» En dépit de ses succès, des ovations qu'elle recueillait ? » Aratov devint songeur. Il trouvait une sorte de plaisir dans l'analyse psychologique à laquelle il se livrait. Ignorant tout des femmes jusque-là et n'ayant eu aucun contact avec elles, il ne soupçonnait même pas ce qu'il y

avait de révélateur et de significatif dans cette tension de l'esprit visant à pénétrer le secret d'une âme féminine.

« C'est donc que l'art ne la satisfaisait pas, poursuivit-il en méditant, l'art ne parvenait pas à combler le vide de son existence. Les véritables artistes ne vivent que pour l'art, pour le théâtre… Rien d'autre ne compte pour eux, tout cède le pas devant ce qu'ils considèrent leur vocation… C'était une dilettante après tout ! »

Aratov devint songeur de nouveau. – Non, le terme de « dilettante » ne s'accordait guère avec ce visage, avec cette expression qu'il avait perçue, avec ces yeux…

L'image de Claire surgit encore une fois devant lui, avec son regard inondé de larmes, avec ses yeux fixés sur lui et les mains serrées contre les lèvres, les mains crispées…

« Non, cela suffit, cela suffit… murmura-t-il. À quoi bon ? »

Une journée s'écoula ainsi. Au dîner, Aratov se montra très causeur, questionna Platocha sur les coutumes de jadis dont celle-ci se souvenait mal d'ailleurs et qu'elle ne savait pas décrire, car elle était peu douée pour la parole et n'avait connu pour ainsi dire personne, durant son existence, en dehors de son petit Yacha [3]. Elle se réjouissait néanmoins de constater qu'il se montrait si bien disposé et si gentil ce jour-là ! Vers le soir, Aratov devint très calme, à tel point qu'il fit plusieurs parties de cartes avec sa tante.

Ainsi passa la journée… mais pour ce qui est de la nuit !

Chapitre 11

La nuit débuta assez bien : il s'endormit vite et lorsque sa tante entra sur la pointe des pieds, ainsi qu'elle le faisait chaque soir, pour faire trois fois le signe de croix au-dessus du neveu endormi, elle le vit plongé dans un sommeil paisible et respirant régulièrement comme un enfant. Avant l'aube toutefois, il fit un rêve.

Il rêva qu'il marchait dans une steppe déserte et couverte de pierres, sous un ciel bas. Un sentier serpentait entre les pierres. C'est là qu'il marchait.

Soudain, il vit surgir devant lui quelque chose qui avait l'apparence d'un petit nuage très fin. Il l'examina attentivement, et le nuage se mua en femme vêtue d'une robe blanche, une ceinture claire autour de sa taille. Elle s'éloignait rapidement de lui, paraissant le fuir. Il ne voyait ni son visage ni ses cheveux… cachés par un long voile. Mais il voulait à tout prix la rejoindre et la regarder dans les yeux. Cependant, il avait beau se hâter, elle s'éloignait toujours, accélérant l'allure.

Il aperçut sur le sentier une pierre large et plate, semblable à une dalle funéraire. Celle-ci barrait le passage

à la femme, qui s'arrêta. Aratov courut vers elle. Elle se tourna vers lui, mais il ne put voir ses yeux néanmoins… car ils étaient clos. Son visage était blanc, aussi blanc que la neige, et ses bras pendaient inertes. Elle avait l'apparence d'une statue.

Lentement, sans fléchir un seul de ses membres, elle se renverse et se laisse choir sur la dalle… Et voici qu'Aratov est couché auprès d'elle, lui aussi, étendu de tout son long comme une statue funéraire, avec les bras croisés, ainsi qu'un mort.

À ce moment, la femme se relève et s'éloigne. Aratov veut se lever également… mais il ne peut ni remuer, ni desserrer ses bras, et ses yeux désespérés suivent la femme qui s'éloigne.

Soudain, la femme se retourne et il aperçoit ses yeux clairs et vifs, dans un visage qui lui est étranger, qu'il n'a jamais vu auparavant. Elle rit, elle l'appelle d'un geste de la main… mais il ne parvient toujours pas à bouger de sa place.

Elle se met à rire encore une fois, puis s'éloigne rapidement en dodelinant joyeusement la tête sur laquelle brille une couronne de petites roses éclatantes.

Aratov veut crier, il s'efforce de rompre l'effrayant sortilège de ce cauchemar.

Tout à coup, les ténèbres l'enveloppent… et la femme revient vers lui. Mais ce n'est plus, cette fois, une statue inconnue… C'est Claire qu'il voit devant lui. Les bras croisés, elle s'est arrêtée et le dévisage d'un air attentif et sévère. Ses lèvres sont serrées, mais Aratov croit

l'entendre prononcer les mots suivants :

– Si tu veux savoir qui je suis, rends-toi là-bas !

– Où ça ? demande-t-il.

– Là-bas ! répond-elle d'une voix gémissante. Là-bas !

À ce moment, Aratov se réveilla.

Il se souleva sur son lit, alluma la bougie posée sur la table de nuit, mais ne quitta pas sa couche et demeura longtemps assis, glacé d'épouvante, en regardant lentement autour de lui. Il lui semblait qu'un changement s'était opéré en lui depuis la veille, que quelque chose s'était introduit dans son être pendant qu'il dormait… et en avait pris possession. « C'est impossible, cela n'arrive pas, murmura-t-il à demi inconsciemment. Existe-t-il réellement une force de ce genre ? »

Il ne pouvait plus demeurer couché. Il s'habilla sans faire de bruit et erra jusqu'au matin à travers sa chambre. Si étrange que ce fût, il ne songea pas un instant à Claire – il ne pensa pas à elle pour la bonne raison qu'il venait de décider de partir dès le lendemain pour Kazan.

Il passa son temps à méditer sur ce voyage, sur la façon dont il l'entreprendrait, sur les effets qu'il emporterait, préparant d'avance des plans pour tout tirer au clair sur place, pour apprendre la vérité – après quoi, il se tranquilliserait. « Si je ne pars pas, se dit-il, je risque encore de devenir fou ! » C'est ce qu'il redoutait d'ailleurs car il se méfiait de ses nerfs. Il était sûr que dès qu'il verrait tout sur place, les angoisses et les troubles de son âme se dissiperaient, comme s'est évanoui le cauchemar de l'autre nuit.

« Ce voyage ne me prendra pas plus d'une semaine, songea-t-il. Si je reste ici par contre, je ne m'en délivrerai jamais. »

Le soleil déjà levé pénétra dans la chambre, mais la lumière du jour ne chassa pas les ombres nocturnes qui emplissaient son âme et ne le fit pas revenir sur sa décision.

Platocha faillit avoir une attaque, lorsqu'il lui fit part de sa résolution. Elle s'accroupit même sur le plancher, car elle en eut les jambes fauchées. « Comment ça, à Kazan ? Pourquoi ça, à Kazan ? » murmurait-elle en écarquillant ses yeux qui ne voyaient plus clair. Sa surprise n'aurait pas été plus grande si elle avait appris que son Yacha allait épouser la boulangère du coin ou qu'il partait pour l'Amérique. « À Kazan… pour longtemps ? »

– Je serai de retour dans une semaine, répondit Aratov, tourné de profil vers sa tante toujours assise sur le plancher.

Platonida Ivanovna voulut faire des objections encore, mais Aratov s'emporta contre elle de façon tout à fait inattendue et inaccoutumée. « Je ne suis pas un enfant, cria-t-il en devenant tout pâle, tandis que ses lèvres tremblaient et que ses yeux lançaient des éclairs méchants. J'aurai vingt-six ans bientôt, je sais ce que je fais, je suis libre d'agir comme il me plaît ! Je ne permettrai à personne… Donnez-moi de l'argent pour le voyage, préparez ma malle, mon linge et mes vêtements… et cessez de me tourmenter ! Je reviendrai dans une semaine, Platocha », ajouta-t-il d'une voix radoucie.

Platocha se releva en geignant et sans plus protester se dirigea dans sa chambre en traînant les pieds. L'attitude de Yacha l'avait effrayée. « Ce n'est pas une tête que j'ai sur les épaules, disait-elle à la cuisinière qui l'aidait à emballer les effets de Yacha, ce n'est pas une tête mais une ruche, et Dieu sait quelles abeilles y bourdonnent maintenant. Il part pour Kazan, ma bonne mère, pour Kaza-an ! – La cuisinière qui avait vu la veille le concierge de la maison en conversation prolongée avec le gendarme, avait bien envie d'informer de ce fait sa maîtresse, mais elle n'osa pas le faire et se borna à songer : « Pour Kazan ? À moins que ne soit pour plus loin encore ! » – Quant à Platonida Ivanovna, elle se sentait à tel point désemparée qu'elle en oublia de dire sa prière habituelle. Il est des malheurs où le Seigneur lui-même ne peut rien.

Le jour même, Aratov partit pour Kazan.

Chapitre 12

Il était à peine arrivé dans cette ville et installé à l'hôtel qu'il s'occupa de trouver la maison habitée par la veuve Milovidova. Durant le voyage, il avait été plongé dans une sorte de stupeur, ce qui ne l'empêcha nullement, du reste, de prendre les dispositions indispensables, comme de descendre du train à Nijni-Novgorod pour passer sur le bateau, de manger dans les gares, etc. Il demeurait convaincu que tout s'éclaircirait *là-bas,* et chassait pour cette raison de son esprit les souvenirs ou les réflexions qui auraient pu le troubler, se bornant à préparer et à répéter en pensée le *speech,* comme il disait, le discours dans lequel il expliquerait à la famille de Claire Militch le véritable motif de ce voyage. – Le voici enfin arrivé au but, la domestique est allée l'annoncer. On l'a introduit dans l'appartement… avec étonnement et crainte, mais on l'y a introduit néanmoins.

La maison de la veuve Milovidova était effectivement telle que l'avait décrite Kupfer, et la veuve ressemblait bien à l'une de ces marchandes décrites par Ostrovsky, bien qu'elle appartînt au milieu des fonctionnaires : Son mari

avait eu le rang d'« assesseur de collège ». Ce n'est point sans effort qu'Aratov, s'étant tout d'abord excusé de son audace et de l'étrangeté de sa démarche, se lança dans le discours préparé d'avance pour expliquer le désir qui l'animait de recueillir toutes les informations accessibles au sujet d'une artiste de talent morte si jeune. Il affirma qu'il n'était nullement poussé, dans ce cas, par une curiosité indiscrète et vaine, mais obéissait à la sympathie profonde que lui avait inspirée son talent, dont il fut un admirateur (c'est le mot qu'il employa : un admirateur). Ce serait un péché, assura-t-il enfin, de laisser ignorer au public l'étendue de la perte qu'il avait faite et pourquoi ses espoirs n'ont pu se réaliser ! – Mme Milovidova écouta Aratov sans l'interrompre. Elle ne comprenait pas très bien, il est vrai, ce que lui disait ce visiteur inconnu, et ne faisait qu'écarquiller les yeux comme pour mieux l'examiner. Elle lui trouvait cependant un air honnête et paisible. Il était mis convenablement, on voyait qu'il ne s'agissait pas d'un individu douteux… Il ne venait certainement pas pour demander de l'argent.

– C'est de Katia que vous parlez ? demanda-t-elle dès qu'Aratov se fut tu.

– Oui, d'elle… de votre fille.

– Et c'est dans ce but que vous êtes venu de Moscou ?

– Oui, de Moscou.

– Dans ce but uniquement ?

– Dans ce but.

Soudain, Mme Milovidova parut s'émouvoir. – Ne seriez-

vous pas… un écrivain, peut-être ? Vous écrivez dans les journaux ?

– Non, je ne suis pas écrivain, et je n'ai rien publié dans les journaux jusqu'ici.

La veuve inclina légèrement la tête. Elle paraissait perplexe et surprise.

– C'est donc que… vous venez de votre propre gré ? demanda-t-elle tout à coup. Aratov chercha une réponse durant quelques instants.

– Oui, fit-il enfin. Je viens par sympathie, par respect pour son talent.

Le mot de « respect » séduisit Mme Milovidova. « Je veux bien, murmura-t-elle en soupirant… J'ai beau être sa mère et j'ai eu un rude chagrin, croyez-moi… Songez quel malheur subit !… Je dois le reconnaître toutefois : Elle avait toujours été déraisonnable, et elle a fini comme elle a vécu ! Quel opprobre… Demandez-le vous-même : n'est-ce pas affreux pour une mère ? Il faut être heureux encore qu'on l'ait enterrée religieusement… » Mme Milovidova se signa à ce moment. « Toute petite déjà, elle refusait constamment d'obéir. Elle a quitté la maison paternelle… et pour finir… que c'est dur à dire !… elle est devenue actrice. Personne ne me contredira : je ne l'ai pas chassée de chez moi. Je l'aimais malgré tout. J'étais sa mère tout de même. Pourquoi a-t-elle préféré vivre chez des étrangers ?… recevoir leur charité avec ça !… La veuve essuya une larme à ces mots. – Si vous avez réellement de bonnes intentions, monsieur, reprit-elle en s'essuyant les

yeux du bout de son châle, et si vous ne songez pas à jeter le discrédit sur nous mais voulez au contraire nous être agréable, veuillez alors vous entretenir avec mon autre fille. Elle vous racontera tout mieux que moi… Annette ! appela Mme Milovidova. Annette, viens ici ! C'est un monsieur de Moscou qui désire parler de Katia !

On entendit un bruit dans la chambre voisine, mais personne ne répondit à l'appel. « Annette ! cria la veuve de nouveau. Anna Sémionovna ! Viens donc, puisque je t'appelle ! »

La porte s'ouvrit doucement et une jeune fille parut sur le seuil. Plus très jeune, d'apparence maladive, et pas du tout jolie, elle avait cependant des yeux extrêmement doux et tristes. Aratov se leva, s'avança à sa rencontre et se présenta en se recommandant de son ami Kupfer. « Ah Fédor Fédorovitch ! » fit la jeune fille à voix basse, et elle se laissa choir silencieusement sur une chaise.

– Voilà, tu vas causer maintenant avec Monsieur, fit Mme Milovidova, en se levant lourdement de sa place. Donne-toi de la peine, car il est venu exprès de Moscou… il désire recueillir des renseignements sur Katia. Quant à moi, monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant vers Aratov, vous voudrez bien m'excuser… je dois m'absenter, j'ai des questions domestiques à régler. Avec Annette vous vous entendrez facilement, elle pourra vous parler de théâtre… et de toutes ces choses. Ma fille est intelligente et cultivée : elle sait le français et lit des livres, aussi bien que sa sœur défunte. C'est elle d'ailleurs qui l'a élevée, on peut bien le

dire… c'était l'aînée, alors elle s'en est fait un devoir.

Mme Milovidova s'éloigna. Demeuré seul avec Anna Sémionovna, Aratov lui refit son petit discours. S'étant aperçu toutefois du premier coup d'œil qu'il avait affaire à une jeune fille réellement cultivée, plus qu'il n'est d'usage chez des négociants, il devint disert et employa des termes plus choisis. Finalement il se laissa gagner par l'émotion, rougit brusquement et se rendit compte que son cœur battait à un rythme accéléré. Anna l'avait écouté en silence, les mains jointes. Un triste sourire se dessinait sur son visage pendant ce temps… Ce sourire immobile traduisait une douleur amère que le temps n'avait pas encore atténuée.

– Vous avez connu ma sœur ? demanda-t-elle à Aratov.

– Non… c'est-à-dire que je ne l'ai pas connue personnellement, répondit-il. Je ne l'ai vue et entendue qu'une seule fois… mais quiconque avait vu et entendu votre sœur une fois…

– Vous désirez écrire sa biographie ? reprit Anna.

Aratov ne s'attendait pas à cette question. Cependant, il répondit aussitôt : « Pourquoi pas ? » L'essentiel était néanmoins pour lui, ajouta-t-il, de faire connaître au public…

À ce moment, Anna l'arrêta d'un geste de la main.

– À quoi bon ? Le public a été déjà cause pour elle d'assez de malheurs. D'ailleurs, Katia n'était qu'au début de sa vie. Mais si vous-même (Anna leva à ces mots les yeux sur lui et sourit de nouveau avec tristesse, mais d'une façon plus accueillante cette fois. On eût dit qu'elle

songeait : « Toi du moins, tu m'inspires confiance »)… Si vous-même éprouvez une telle sympathie pour elle, veuillez venir nous voir ce soir… après le dîner. En ce moment, il me serait impossible… comme ça, sans préparation… il faut que je rassemble mes forces… J'essaierai… oh, je l'aimais trop !

Anna se détourna. On la sentait sur le point d'éclater en sanglots.

Aratov se leva immédiatement, remercia pour l'invitation, déclara qu'il viendrait certainement… qu'il viendrait absolument !

Il partit ensuite, emportant dans son âme les vibrations de cette voix douce, de ces yeux timides et tristes. Une impatience fiévreuse le gagnait.

Chapitre 13

Aratov retourna le même jour dans la maison des Milovidov, et s'entretint pendant trois heures d'horloge avec Anna Semionovna. Mme Milovidova avait l'habitude de se coucher tout de suite après le dîner, à deux heures, et « se reposait » jusqu'à l'heure du thé, que l'on servait à dix-neuf heures. L'entretien d'Aratov avec la sœur de Claire ne fut pas exactement une conversation : elle fut presque seule à parler, d'abord avec hésitation, en se troublant, puis avec une sorte de feu, une passion croissante et incoercible. Il était évident qu'elle vouait un culte à sa sœur. La confiance que lui inspirait Aratov se fortifiait. Elle avait cessé de se sentir gênée en sa présence et, à deux reprises même, elle se mit à pleurer silencieusement devant lui. Il lui paraissait digne de recevoir ses confidences spontanées, d'être témoin des élans de son cœur… Jamais encore dans sa vie solitaire et recluse, pareille chose n'était arrivée !… Quant à lui, il buvait littéralement ses paroles.

Voici ce qu'il apprit… soit directement, par les paroles d'Anna, soit indirectement, par ses silences, en devinant

ce qu'on ne lui disait pas.

Dans son enfance, Claire avait été réellement une enfant insupportable. Devenue jeune fille, elle ne témoigna guère d'un caractère plus commode : volontaire, irascible, pleine d'amour-propre, elle ne s'entendait surtout pas avec son père qu'elle méprisait pour son ivresse et sa médiocrité. Celui-ci le sentait et ne le lui pardonnait pas. Les dispositions musicales apparurent chez elle de bonne heure, mais son père s'opposa à ce qu'elle les développât ; il n'admettait, en fait d'art, que la peinture où il avait si mal réussi mais qui lui permettait néanmoins d'entretenir sa famille. Pour ce qui est de sa mère, Claire l'aimait certes… mais en la négligeant, un peu comme on fait d'une nourrice. En revanche elle adorait sa sœur, bien qu'elle se battît souvent avec elle, allant jusqu'à la mordre… après quoi elle se mettait à genoux, il est vrai, implorant pardon et baisant les chairs mordues. Elle était toute flamme et passion, pleine de contradictions avec cela : vindicative et bonne, généreuse et rancunière. Elle croyait au destin, mais n'avait pas foi en Dieu (ces derniers mots, Anna les murmura avec une sorte d'effroi). Attirée vers tout ce qui est beau, elle ne semblait pas se soucier de sa propre beauté et s'habillait au petit bonheur. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui fît la cour, mais ne relisait, dans les romans, que les pages où il est question d'amour. Elle ne cherchait pas à plaire, n'aimait pas les caresses, mais n'oubliait jamais une gentillesse, pas plus qu'une offense d'ailleurs. Elle avait peur de la mort et s'est suicidée pourtant. Elle disait parfois : « L'homme de mes rêves, je

ne le rencontrerai jamais… et pour les autres, je m'en moque ! – Et si tu le rencontrais quand même ? demandait alors Anna. – Si je le rencontrais… je le prendrais et le garderais. – Mais s'il résistait ? – En ce cas, eh bien ! en ce cas, je me tuerais. Car cela voudrait dire que la vie ne veut pas de moi. » Le père de Claire (il lui arrivait, dans des moments d'ivresse, de demander à sa femme : « De qui donc est ce diablotin noiraud ? Ce n'est certainement pas de moi que tu l'as eu ! ») qui désirait se débarrasser au plus vite de cette fille, la fiança à un jeune homme, fils de riches commerçants, mais stupide – un de ceux qui s'étaient « cultivés ». Deux semaines avant la date fixée pour le mariage (elle n'avait que seize ans alors), elle s'approcha de son fiancé, les bras croisés sur la poitrine, tapotant des doigts contre les coudes (c'était son attitude préférée) et brusquement, d'un puissant élan de son bras détendu, elle lui envoya un soufflet sur sa joue rubiconde. Il bondit et, de stupeur, garda la bouche ouverte – il faut dire qu'il l'aimait à la folie. – Il lui demande : « Pourquoi cette gifle ? » Pour toute réponse, elle éclata de rire et s'en alla. – Je me trouvais présente dans la chambre, poursuivit Anna, et je fus témoin de la scène. Je courus après ma sœur lui disant : « Au nom du ciel, Katia, qu'as-tu fait là ? » Elle m'a répondu simplement : « S'il avait été un homme, il m'aurait rossée, mais c'est une poule mouillée ! et il ose me demander encore pourquoi je l'ai giflé. Puisqu'il m'aime et ne s'est pas vengé, qu'il souffre en silence et ne me demande pas pourquoi. Il n'aura rien de moi, rien pour l'éternité ! » C'est ainsi qu'elle rompit ses fiançailles et

refusa de se marier. Elle ne tarda pas à faire la connaissance de cette actrice et s'enfuit de la maison. La maman en a pleuré, mais le père se borna à observer : « La brebis galeuse a été éloignée du troupeau ! » et il ne voulut même pas faire des recherches pour la retrouver. Il ne comprenait pas Claire. Pour ce qui est de moi, ajouta Anna, elle faillit m'étouffer de baisers la veille de sa fuite, ne faisant que répéter : « Je ne puis, je ne puis agir autrement !… mon cœur se brise mais il le faut. La cage est trop petite… trop étroite pour mes ailes. D'ailleurs, on n'échappe pas à son destin. »

– Je ne l'ai revue que rarement depuis lors, observa Anna… Quand notre père est mort, elle est venue ici pour deux jours, a refusé sa part de l'héritage, et a disparu de nouveau. L'existence lui pesait chez nous… je l'ai remarqué. Par la suite, elle est revenue à Kazan en qualité d'actrice déjà.

Aratov se mit à questionner Anna sur la vie théâtrale de sa sœur, sur les rôles qu'elle joua, sur ses succès. La jeune fille répondait en donnant de nombreux détails, mais toujours avec la même passion amère, douloureuse, bien qu'elle se fût animée en parlant. Elle alla jusqu'à montrer à Aratov une photographie représentant Claire dans l'un des rôles qu'elle joua sur la scène. Elle y apparaissait regardant de côté, comme si elle se détournait du public. Sa lourde tresse, nouée d'un ruban, retombait en ondulant sur son bras nu. Aratov examina longuement la photographie, lui trouva de la ressemblance, s'enquit si Claire avait participé à des récitals publics et reçut une

réponse négative. Elle avait besoin, paraît-il, de l'excitation de la scène, de l'ambiance du théâtre… Cependant, une autre question brûlait les lèvres d'Aratov.

– Anna Sémionovna ! s'écria-t-il soudain d'une voix assourdie mais forte. Dites-moi, je vous en supplie, expliquez-moi pourquoi… elle s'est décidée à cet acte horrible…

Anna baissa les yeux. « Je l'ignore ! fit-elle au bout de quelques instants. Je vous assure que je l'ignore ! reprit-elle précipitamment en voyant qu'Aratov faisait de la main un grand geste incrédule… Depuis le premier jour de son arrivée dans notre ville, elle se montra effectivement pensive et maussade. Il lui est probablement arrivé à Moscou quelque chose que je ne suis pas parvenue à découvrir. En revanche, le jour fatal, elle me parut… sinon plus gaie, en tout cas plus calme qu'à l'ordinaire. Je n'ai pas eu le moindre soupçon, » ajouta Anna avec un sourire amer, comme pour se faire des reproches à elle-même.

– Voyez-vous, reprit-elle au bout d'un instant, Katia était née, semble-t-il, pour un destin malheureux. Elle en était convaincue elle-même dès son plus jeune âge. Il lui arrivait ainsi de s'accouder, pensive, et de dire : « Je n'ai pas longtemps à vivre ! » Elle avait des pressentiments. Imaginez-vous qu'elle savait d'avance ce qui lui arriverait et en parlait, tantôt dans son sommeil, et tantôt à l'état de veille ! « Du moment que je ne puis vivre selon mes rêves, je préfère mourir », ces mots revenaient souvent sur ses lèvres. Elle disait encore : « Nous sommes maîtres de notre vie », et elle l'a bien prouvé !

Anna se couvrit le visage des mains et se tut.

– Anna Sémionovna, fit Aratov après un silence. Vous savez, je suppose, à quel motif les journaux ont attribué…

– Un amour malheureux ? l'interrompit Anna en éloignant brusquement les mains de son visage. – C'est une calomnie, une calomnie, une invention abominable !… Ma pure Katia, si fière, si inaccessible… Katia !… Un amour malheureux, un amour dédaigné, elle ? Et je ne le saurais pas, moi ?… Tous les hommes tombaient amoureux d'elle… mais elle, oh !… Et qui donc aurait-elle pu aimer ici ? Qui, parmi tous ces gens, pouvait paraître digne d'elle ? Qui se serait élevé à cet idéal de droiture, de sincérité, de pureté, oui, de pureté surtout, de cette pureté qu'en dépit de tous ses défauts elle prisait par-dessus tout ?… La repousser, elle… elle ?

La voix d'Anna se brisa… ses doigts se mirent à trembler. Son visage s'empourpra soudain, exprimant l'indignation, et dans ce moment elle parut, mais pour un instant seulement, ressembler à sa sœur.

Aratov tenta de s'excuser.

– Écoutez-moi, l'interrompit Anna de nouveau. Je veux absolument que vous refusiez de croire à cette calomnie et que vous en démontriez la fausseté, si possible. Vous avez l'intention, n'est-il pas vrai, d'écrire un article sur elle ? Vous aurez là l'occasion de défendre sa mémoire ! C'est pourquoi je vous parle si ouvertement. Écoutez : Katia a laissé un journal…

Aratov tressaillit. « Un journal », murmura-t-il.

– Oui, un journal… Il ne s'agit que de quelques pages de

cahier d'ailleurs. Katia n'aimait pas écrire… Il lui arrivait de passer des mois sans noter quoi que ce fût… Ses lettres aussi étaient si brèves… mais elle ne disait jamais que la vérité, elle ne mentait pas… Peut-on mentir d'ailleurs avec un amour-propre comme le sien ! Je… je vous montrerai ce journal. Vous verrez par vous-même qu'il contient la moindre allusion à un amour malheureux.

Anna sortit hâtivement du tiroir de la table un mince cahier d'une dizaine de pages au plus qu'elle tendit à Aratov. Celui-ci le saisit avidement et reconnut sur-le-champ l'écriture large et irrégulière, celle du billet anonyme. Il ouvrit le cahier au hasard et tomba du premier coup sur les lignes suivantes :

« Moscou, mardi,… juin. – J'ai récité et j'ai chanté à une matinée littéraire. Ce jour sera décisif dans ma vie. *Il tranchera mon destin* (ces mots étaient soulignés deux fois). J'ai de nouveau aperçu… » Venaient ensuite quelques lignes qui avaient été biffées après coup de façon qu'on ne pût plus les déchiffrer. Elle disait ensuite : « Non ! non et non !… Il faut reprendre mes occupations passées, à moins que… »

Aratov laissa retomber le bras qui tenait le cahier, et sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine.

– Lisez donc ! s'écria Anna. Pourquoi ne lisez-vous pas ? Commencez par la première page… Cette lecture ne vous prendra pas plus de cinq minutes, bien que le journal s'étende sur deux années pleines. À Kazan, elle n'a plus rien écrit…

Aratov se leva lentement de sa chaise, et tomba

brusquement à genoux devant Anna.

La jeune fille demeura stupide d'étonnement et d'effroi.

– Donnez-moi… donnez-moi ce journal, fit Aratov d'une voix mourante, en tendant les deux bras vers Anna. Donnez-le moi… et la photographie aussi… Vous en avez une autre certainement. Quant au journal, je vous le rendrai… Mais il me le faut, j'en ai besoin…

Il y avait dans sa prière, dans les traits décomposés de son visage, quelque chose de tellement désespéré qu'il donnait une impression d'exaspération hostile et de douleur. Il souffrait réellement d'ailleurs. Il était comme un homme subitement frappé par un malheur qu'il n'aurait pu prévoir et suppliant, avec une sorte d'irritation, qu'on le ménageât, qu'on le sauvât…

– Donnez, répéta-t-il.

– Mais… vous… vous étiez donc amoureux de ma sœur ? fit enfin Anna.

Aratov était toujours à genoux.

– Je ne l'ai vue que deux fois en tout… Croyez-moi… Si je n'étais poussé par des raisons que je n'arrive pas à comprendre moi-même, ni à expliquer convenablement… si je ne me sentais mû par une force qui s'est emparée de moi et qui est plus puissante que moi… je ne vous supplierais pas ainsi… je ne serais pas venu jusqu'ici. Il me faut… Je dois… N'avez-vous pas dit vous-même que mon devoir est de donner au public l'image véritable de ce qu'elle fut !

– Vous n'étiez donc pas amoureux de ma sœur ? demanda Anna pour la seconde fois.

Aratov ne répondit pas sur-le-champ et se détourna légèrement comme pour dominer sa douleur.

– Eh bien oui, je l'étais, j'en étais amoureux ! – Je l'aime encore maintenant, lança-t-il avec le même désespoir dans la voix.

On entendit à ce moment des pas dans la chambre voisine.

– Levez-vous… levez-vous, je vous en supplie, murmura précipitamment Anna. C'est ma mère qui vient.

Aratov se leva.

– Prenez le journal et la photographie, puisque vous y tenez tant !… Pauvre, pauvre Katia… Mais vous me rendrez le journal, se reprit-elle vivement. Et si vous publiez quelque chose sur elle, vous me l'enverrez, vous me l'enverrez absolument… Entendez-vous ?

L'apparition de Mme Milovidova dispensa Aratov de l'obligation de répondre. Il eut néanmoins le temps de chuchoter : « Vous êtes un ange ! Merci ! Je vous enverrai tout ce que je publierai sur elle. »

Mme Milovidova, qui venait seulement de se réveiller et dont l'esprit était encore engourdi, ne s'aperçut de rien. Aratov partit donc de Kazan avec la photographie de Claire dans la poche de côté de son veston. Pour ce qui est du cahier de journal, il le restitua à Anna, mais non sans en avoir détaché – assez habilement pour que la jeune fille ne le remarquât pas – la page qui portait les mots soulignés.

Durant le trajet de retour à Moscou, il tomba de nouveau

dans une sorte de stupeur. Encore qu'il se réjouît secrètement d'avoir atteint le but pour lequel il avait entrepris ce voyage, il renvoya toutes les réflexions sur Claire jusqu'au moment où il serait rentré chez lui. Il pensait davantage en réalité à sa sœur Anna. « Voilà, songeait-il, un être admirable et vraiment digne de sympathie. Comme elle sait tout comprendre avec finesse, et quel cœur aimant, quelle absence totale d'égoïsme ! Dire qu'il y a chez nous en province – et dans quel milieu encore – des jeunes filles de cette qualité dont l'âme s'épanouit en secret !… Certes, elle est maladive, assez laide et plus très jeune… mais quelle merveilleuse compagne elle ferait pour un homme convenable et cultivé ! C'est d'elle qu'il conviendrait d'être amoureux !… » Ainsi méditait Aratov. Mais à son arrivée à Moscou, l'affaire prit une tournure bien différente.

14

Chapitre

Platonida Ivanovna se réjouit immensément du retour de son neveu. Durant son absence, elle n'avait fait que méditer sur les motifs de son départ, et que ne lui était-il venu à l'esprit à ce sujet ! « Il a été envoyé en Sibérie, à tout le moins, murmurait-elle, assise dans sa chambrette d'où elle ne bougeait plus. Il en a pour une année en tout cas ! » En outre, la cuisinière lui donnait continuellement des transes en lui communiquant des informations soi-disant sûres sur les disparitions subites de tel ou tel autre jeune homme du voisinage. L'innocence complète et le loyalisme politique de son Yacha ne suffisaient nullement à rassurer la pauvre vieille. – « Par les temps qui courent… sait-on jamais !… Il s'occupait de photographie… et il peut suffire d'un rien pour que le compte soit bon ! » Et voici que son Yacha était rentré à la maison sain et sauf. Elle remarqua certes qu'il avait quelque peu maigri et que ses traits paraissaient tirés, mais c'était bien compréhensible… en l'absence de tous soins ! Cependant elle n'osait pas le questionner sur son voyage. À table, elle se borna à demander : « Kazan est-elle une belle ville ?

– Oui, très belle, répondit Aratov. – Tous les habitants y sont des Tatars, je suppose ?

– Non, pas tous. – En as-tu rapporté une robe de chambre turque ? – Non, je n'en ai point acheté là-bas. » La conversation n'alla pas plus loin sur ce thème.

Mais dès qu'Aratov se retrouva seul dans son cabinet, il sentit immédiatement la présence, autour de lui, de forces mystérieuses qui s'étaient de nouveau emparées de son âme. Il se trouvait, il le sentait, au pouvoir d'une puissance invisible, d'une autre vie que la sienne, d'un être différent de lui. Encore qu'il eût lui-même déclaré à Anna, au cours d'un subit accès d'exaltation, qu'il était amoureux de Claire, ce mot lui semblait maintenant absurde et risible. Non, il n'aimait point. Comment aurait-il pu d'ailleurs s'éprendre ainsi d'une morte qui, de son vivant encore, lui déplaisait et qu'il avait presque complètement oubliée ? – Non ! Il ne s'agissait pas d'amour, mais il était au pouvoir… il se trouvait en *son* pouvoir… Il ne s'appartenait plus. Il avait été *pris.* Pris au point qu'il n'essayait même pas de se délivrer de l'emprise en se moquant de sa propre absurdité ou de se rassurer à tout le moins en se disant que tout cela passerait, qu'à défaut de certitude, il était permis d'espérer en tout cas qu'il s'agissait d'un trouble passager seulement – les nerfs sans doute. Il ne cherchait pas de preuve pour appuyer une telle espérance, ne faisait rien pour s'y raccrocher ! – « Si je rencontre cet homme, je le prendrai et le garderai » : ces mots de Claire, qu'Anna lui avait confiés, lui revinrent à la mémoire… C'est cela, le voilà pris maintenant. Pourtant, elle était morte ?

Oui, son corps avait été détruit par la mort… mais son âme ? L'âme n'est-elle pas immortelle ?… A-t-elle donc besoin de jouir de ses organes terrestres pour manifester son pouvoir ? « Le magnétisme nous a révélé précisément l'influence d'une âme humaine vivante sur une autre âme humaine… Pourquoi cette action ne se poursuivrait-elle pas au-delà de la mort, du moment que l'âme demeure vivante ? Dans quel but alors ? Que sortira-t-il de cette histoire, à quoi peut-elle aboutir ? Mais pouvons-nous comprendre, nous mortels, le but de tout ce qui s'accomplit autour de nous ? » Ces pensées agitèrent Aratov si fortement qu'il demanda tout à coup, pendant le thé, à Platocha si elle croyait à l'immortalité de l'âme. Celle-ci ne comprit pas d'abord la question, puis elle se signa et répondit : « Pour sûr, l'âme est immortelle ! Comment en serait-il autrement ? – Peut-elle en ce cas agir après la mort ? reprit Aratov. La vieille répondit que l'âme le peut certainement… qu'elle prie pour nous, c'est-à-dire qu'elle ne le fait qu'après avoir traversé les épreuves dans l'attente du Jugement dernier. Pendant les quarante premiers jours toutefois, elle ne fait qu'errer autour de l'endroit où la mort l'a prise.

– Pendant les premiers quarante jours ?

– Oui, ensuite débutent les épreuves. Aratov s'étonna des connaissances de sa tante en la matière et se retira dans son cabinet. Il y sentit de nouveau l'invisible présence et se retrouva sous l'influence d'un pouvoir étranger. Celui-ci exerçait son action en faisant constamment surgir devant ses yeux l'image de Claire, dans ses moindres détails,

avec des particularités même qu'il ne croyait pas avoir remarquées de son vivant : il voyait… il voyait ses doigts, ses ongles, les touffes de cheveux sur les joues au-dessous des tempes, un léger grain de beauté sous l'œil gauche. Il voyait remuer ses lèvres, ses narines, ses sourcils… et cette démarche qu'elle avait, et comme elle tenait la tête légèrement inclinée à droite… Il revoyait tout, tout ! – Il n'admirait nullement les traits de la jeune fille qui lui apparaissait ainsi, mais il lui était impossible de ne pas la voir et de ne pas y songer. Durant la première nuit toutefois qui suivit son retour, elle ne visita pas ses rêves… Il se sentait très fatigué et dormit à poings fermés. En revanche, dès qu'il ouvrit les yeux le matin, elle envahit de nouveau sa chambre et s'y installa définitivement comme pour y régner en maître. On eût dit qu'elle avait acquis ce droit par sa mort volontaire et qu'elle n'avait pas besoin désormais de son consentement à lui. – Il prit sa photographie, se mit à en faire des copies, des agrandissements. Puis il eut l'idée de l'adapter au stéréoscope. Cela lui donna beaucoup de mal, mais il y parvint finalement. Un tressaillement le parcourut au moment où, pour la première fois, il aperçut, à travers le verre de l'appareil, l'image de la jeune fille dont le corps apparaissait en relief. Mais la photographie était grisâtre, d'apparence poussiéreuse… et puis les yeux… ces yeux qui regardaient de côté comme s'ils se détournaient de lui. Alors il fixa longuement ces yeux, comme s'il attendait qu'ils se tournent vers lui… Il plissa même les paupières intentionnellement, pour mieux concentrer le pouvoir

magnétique de son regard… mais les yeux de la jeune fille demeuraient immobiles et son corps semblait avoir pris l'apparence d'une poupée. Il lâcha le stéréoscope, se jeta dans un fauteuil, sortit le feuillet déchiré du journal avec les mots soulignés, et songea : « On prétend, n'est-ce pas, que les amoureux embrassent les lignes écrites par la main aimée – moi, je n'éprouve aucune envie de le faire – cette écriture me semble laide d'ailleurs. Mais cette ligne contient ma condamnation. » Il se souvint tout à coup de la promesse faite à Anna au sujet de l'article qu'il devait publier. Il s'installa devant son bureau et entreprit de le rédiger. Les phrases lui sortaient mal de la tête, sonnaient faux, prenaient des allures rhétoriques… et puis, cela sonnait faux surtout… comme s'il ne croyait pas en ce qu'il écrivait, ni en ses propres sentiments… Et Claire elle-même lui paraissait maintenant étrangère, incompréhensible ! Elle lui résistait. « Non, songea-t-il en jetant la plume… Ou bien je ne suis pas fait pour écrire, ou bien il faut encore laisser mûrir l'article ! » Il se remémora alors sa visite chez Mme Milovidova, ainsi que son entretien avec Anna, la douce, l'admirable Anna… Le mot « intacte ! » qu'elle avait prononcé ce jour-là le frappa subitement. Il sentit comme une brûlure en lui, puis une lumière : « Oui, fit-il presque à voix haute, elle était intacte – et je suis intact moi aussi… Voilà bien ce qui lui a donné ce pouvoir sur moi ! »

Des pensées sur l'immortalité de l'âme et sur la vie d'outre-tombe l'assaillirent de nouveau. N'était-il pas dit

dans la Bible : « Mort, où est ton aiguillon ? » Et chez Schiller : « Les morts aussi vivront ! » (Auch die Toten sollen leben !)… Il y a aussi, je crois, un passage de ce genre chez le poète Mickiewicz : « J'aimerai jusqu'à la fin des temps – et au-delà encore ! » Et puis un écrivain anglais a dit : « L'amour est plus fort que la mort ! »

La parole biblique agit tout particulièrement sur Aratov, et il voulut retrouver l'endroit où ces mots figuraient. Mais il n'avait pas de Bible chez lui et alla en demander une à Platocha. Celle-ci, très surprise de la demande de son neveu, s'en fut néanmoins quérir un très vieil exemplaire des Saintes Écritures, avec une reliure de cuir usée et déchirée par endroits, portant des fermetures de cuivre. Le livre était entièrement taché de cire de bougie. Elle le tendit à Aratov qui l'emporta dans sa chambre. Il chercha longtemps le passage qui l'intéressait sans parvenir à le retrouver. En revanche, il tomba sur un autre texte : « Personne ne possède un amour plus puissant que celui-ci qui sacrifie son âme pour son prochain » (saint Jean, XV, 13). Il songea : « Ce n'est pas tout à fait ça… il aurait mieux valu dire : Personne ne possède un pouvoir plus grand…

» Et si ce n'était pas pour moi qu'elle a offert son âme en sacrifice ? Si elle n'a mis fin à ses jours que parce qu'elle en avait assez de l'existence ? Supposons enfin qu'elle n'ait pas eu du tout l'intention de parler d'amour en venant à ce rendez-vous avec moi ? » Mais au même instant, il revit Claire telle qu'elle lui était apparue sur le boulevard en la quittant… il se souvint de l'expression d'amertume de se

traits, de ses larmes, de ses paroles : « Oh ! vous n'y avez rien compris ! »

Non, décidément ! Aucun doute n'était possible quant à la raison qui l'avait fait agir ainsi, quant à la personne pour qui elle avait offert son âme en sacrifice…

La journée s'acheva sur ces réflexions, et la nuit vint.

Chapitre 15

Aratov se coucha de bonne heure, sans avoir réellement sommeil. Il espérait que le calme lui reviendrait au lit. La tension de ses nerfs lui causait une fatigue beaucoup plus pénible que l'épuisement physique du voyage. Néanmoins, et en dépit de cette fatigue, il ne parvenait pas à s'endormir. Il voulut lire… mais les lignes dansaient devant ses yeux. Alors il éteignait la chandelle et les ténèbres envahirent la chambre. Il continuait à rester couché sans dormir, les yeux ouverts… et voici que tout à coup il crut entendre, tout près de son oreille, comme un murmure étrange… « C'est mon cœur qui bat sans doute, ce sont les pulsations de mon sang que je perçois », songea-t-il… mais le murmure, d'abord indistinct, devint plus net… quelqu'un lui parlait à l'oreille, c'était sûr. C'était un discours maintenant, des phrases prononcées rapidement, d'une voix plaintive et confuse. Il n'arrivait pas à discerner un seul mot… mais c'était la voix de Claire !

Aratov ouvrit les yeux, se souleva à demi, s'accouda sur le lit… La voix devint plus faible en ce moment mais sans s'arrêter de parler de la même façon plaintive, précipitée,

indistincte…

C'était la voix de Claire, pas moyen d'en douter.

Des doigts invisibles coururent sur les touches du piano et en tirèrent des arpèges légers, presque aériens… Ensuite la voix se mit à parler de nouveau. Les syllabes devenaient plus nettes, plus allongées… on eût dit des gémissements… toujours les mêmes. Puis des mots entiers commencèrent à s'en dégager…

« Des roses… des roses… des roses… »

– Des roses, répéta Aratov à voix basse. – Ah, oui, ce sont les roses sans doute que j'avais vues sur la tête de cette femme, dans mon rêve.

« Des roses », entendit-il de nouveau.

– Est-ce toi ? demanda Aratov en chuchotant.

La voix se tut subitement.

Aratov attendit… attendit encore… et laissa retomber sa tête sur l'oreiller. « C'est une hallucination de l'ouïe, se dit-il. Mais si… si elle se trouvait effectivement ici, tout près de moi ?… supposons que je l'aperçoive… m'effrayerais-je en ce cas ? ou me réjouirais-je ? Et de quoi aurais-je peur au fond ? De quoi me réjouirais-je aussi ? Tout au plus de la preuve que j'aurais ainsi de l'existence d'un autre monde, de l'immortalité de l'âme… Cependant, et en admettant même que ce soit une apparition, ne pourrait-il pas s'agir d'une hallucination de la vue ?… »

Il préféra néanmoins allumer la bougie et, non sans quelque crainte, il jeta autour de lui un regard rapide… mais n'aperçut rien d'extraordinaire dans la chambre. Il se leva, s'approcha du stéréoscope : la poupée grisâtre lui

apparut de nouveau, avec ses yeux regardant de côté. La crainte céda la place au dépit dans l'âme d'Aratov. Il était comme déçu dans son attente… et cette attente lui paraissait d'ailleurs ridicule. « Quelles sottises ! » murmura-t-il en se recouchant. Il éteignit la bougie et la pièce fut de nouveau envahie par les ténèbres.

Aratov résolut de s'endormir coûte que coûte. Mais voici qu'une nouvelle sensation le pénètre. Il lui semble maintenant que quelqu'un se tient au milieu de la chambre, à deux pas de lui, il croit percevoir une faible respiration. Il se retourne brusquement, ouvre les yeux… mais comment discerner les objets dans cette nuit opaque ? Il se mit à chercher une allumette sur la table de nuit… soudain, il lui sembla percevoir un souffle léger, comme un fluide très doux et silencieux qui traversait la chambre, l'enveloppait, le pénétrait, et les mots : « C'est moi ! » résonnèrent nettement cette fois dans ses oreilles…

– Moi… c'est moi !…

Quelques instants passèrent avant qu'il ne parvînt à allumer la bougie.

De nouveau la chambre était vide. Il ne vit personne et n'entendit rien, en dehors des battements précipités de son propre cœur. Il but un verre d'eau et demeura immobile, la tête appuyée sur le bras. Il attendait.

Il se dit : « J'attendrai. Ou bien tout cela n'est que sottise, ou bien elle se trouve réellement ici. Elle ne va pas tout de même jouer avec moi comme le chat avec la souris ! » Il attendit, attendit longtemps… si longtemps qu'il éprouva des fourmillements dans le bras soutenant sa tête…

Cependant aucune des sensations qu'il avait éprouvées quelques instants plus tôt ne se reproduisit. Deux ou trois fois, ses yeux se fermèrent et il les rouvrit immédiatement… il lui sembla du moins qu'il les rouvrait. Peu à peu, ses yeux se fixèrent sur la porte et s'immobilisèrent dans cette direction. La bougie achevait de se consumer, et la chambre était plongée dans une demi-obscurité, d'où émergeait seule la longue tache blanchâtre de la porte… Et voici que cette tache se mit à osciller, s'effaça progressivement et disparut… tandis qu'apparaissait à sa place une silhouette féminine, debout sur le seuil. Aratov la dévisagea… c'était Claire ! Cette fois, elle regarde droit vers lui, elle s'avance vers son lit, elle porte sur la tête une couronne de roses écarlates… Bouleversé, il se souleva sur sa couche…

Il aperçut alors devant lui, vêtue d'une courte camisole blanche, sa tante en bonnet de nuit orné d'un large ruban rouge.

– Platocha ! articula-t-il avec peine. Est-ce bien vous ?

– C'est moi, répondit Platonida Ivanovna, c'est moi, mon petit Yacha.

– Pourquoi êtes-vous venue ?

– Tu m'as réveillée, tu gémissais tout le temps… et puis tu as crié tout à coup : « Au secours ! Sauvez-moi ! »

– J'ai crié, moi ?

– Oui, tu as crié, mais d'une voix si enrouée : « Au secours ! » Je me suis demandé à ce moment si tu n'étais pas malade, pour l'amour du ciel ! C'est pourquoi je suis venue. Tu ne te sens pas bien ?

– Mais non, je n’ai rien.

– C’est donc que tu as fait un mauvais rêve. Veux-tu que je brûle un peu d’encens ?

Aratov regarda de nouveau sa tante fixement et partit d’un rire bruyant… L’aspect de la bonne vieille en blouse et bonnet, avec son visage épouvanté qui semblait s’allonger, était en effet des plus drôles. Les forces mystérieuses dont il s’était senti environné et qui l’opprimaient s’évanouirent en un clin d’œil, et il ne resta plus rien de ces sortilèges.

– Non, Platocha, mon ange, ce n’est pas nécessaire, répondit-il. Excusez-moi de vous avoir dérangée bien involontairement. Reposez en paix, et je m’endormirai moi aussi.

Platonida Ivanovna s’attarda quelques instants encore dans sa chambre, désigna de la main la bougie consumée, murmurant : « Pourquoi ne l’as-tu pas éteinte… un malheur est si vite arrivé ! » et, en partant, ne put s’empêcher de faire, fût-ce de loin, un signe de croix sur son neveu.

Aratov s’endormit immédiatement et ne se réveilla qu’au matin. Il se leva de fort bonne humeur… bien qu’avec un vague regret dans l’âme. Il se sentait léger et libre. « En voilà des fantaisies romantiques, mon ami ! » se disait-il à lui-même en souriant. Il ne jeta pas un regard sur le stéréoscope, ni sur le feuillet de journal qu’il avait arraché. Après le déjeuner cependant, il se rendit chez Kupfer.

Ce qui l’attirait vers son ami, il le sentait et le devinait obscurément.

Chapitre 16

Aratov trouva son jovial ami à la maison. Il bavarda quelques minutes sans but précis, lui reprocha de les négliger complètement, lui et sa tante, puis écouta les éloges renouvelés que Kupfer fit de cette femme au cœur d'or, de la princesse, qui venait de lui envoyer, de Iaroslav, une calotte brodée d'écailles de poisson…

Brusquement, sans transition aucune, il s'assit en face de Kupfer et, le regardant droit dans les yeux, déclara qu'il s'était rendu à Kazan.

– Tu es allé à Kazan ? Pourquoi ça ?

– Comme ça, je voulais recueillir des informations au sujet de cette… Claire Militch.

– De celle qui s'est empoisonnée ?

– Oui.

Kupfer hocha la tête. « Te voilà bien, toi ! fit-il ensuite. Avec ton petit air paisible… tu as donc couvert mille verstes à l'aller et autant au retour… et dans quel but ? Je te le demande ! S'il y avait eu du moins une femme dans cette histoire ! Dans ces cas-là, je suis prêt à tout comprendre… oui, toutes les folies mêmes. (À ces mots,

Kupfer se plongea la main dans les cheveux qu'il remua d'un geste ample.) Mais quoi ? Pour recueillir uniquement de la documentation, comme vous dites, vous autres savants… Non, grand merci, en vérité. Il existe pour cela des commissions de statistique !… Eh bien, as-tu fait la connaissance de la vieille et de la sœur ? C'est une jeune fille admirable, n'est-il pas vrai ?

– Admirable, confirma Aratov. Elle m'a appris beaucoup de détails intéressants.

– T'a-t-elle raconté comment Claire s'est empoisonnée ?

– Comment… que veux-tu dire ?

– J'entends la manière dont elle s'y est prise pour s'empoisonner.

– Non, elle ne me l'a pas dit… elle était encore sous le coup de la douleur… je n'ai pas osé lui poser trop de questions. La manière avait-elle quelque chose de particulier ?

– Certainement. Imagine-toi la chose : elle devait jouer au théâtre le même soir, et elle a joué. Elle prit avec elle la fiole de poison sur la scène, et la but avant le début du premier acte, qu'elle joua ensuite jusqu'à la fin. Avec le poison dans son corps déjà ! Quelle force de volonté, hein ? Quel caractère ! On prétend même qu'elle n'avait jamais incarné son personnage avec tant de sentiment, tant de feu intérieur. Le public, qui ne soupçonnait rien, applaudissait à tout rompre, la rappelait… mais à peine le rideau était-il tombé qu'elle s'affaissa sur la scène. Elle se tordait de douleur… et rendit l'âme au bout d'une heure. Ne te l'avais-je donc pas raconté ? Les journaux l'ont du reste

relaté en son temps.

Aratov sentit ses mains devenir froides et quelque chose trembla dans sa poitrine.

– Non, tu ne me l'as pas raconté, fit-il enfin. Sais-tu peut-être quelle pièce elle a joué ce soir-là ?

Kupfer devint songeur. « On m'a dit le nom de cette pièce, fit-il enfin… Il y est question d'une jeune fille trompée… c'était un drame sans doute. Claire était née pour jouer des rôles tragiques… Son extérieur déjà… Mais où vas-tu donc ? » s'écria tout à coup Kupfer au milieu de sa phrase, en voyant qu'Aratov avait pris son chapeau.

– Je ne me sens pas très bien, répondit Aratov. Au revoir… Je reviendrai bientôt.

Kupfer l'arrêta et le dévisagea un instant. « Quel homme nerveux tu es, voyons ! Regarde-toi un peu… tu es devenu blanc comme un linge. »

– Je me sens mal, répéta Aratov en se dégageant, et il s'éloigna. C'est à ce moment seulement qu'il se rendit clairement compte d'être venu chez Kupfer dans le seul but de causer de Claire… « de cette Claire folle, de cette Claire infortunée »…

Rentré chez lui, il ne tarda pas cependant à se calmer… jusqu'à un certain point.

Les circonstances ayant entouré la mort de Claire l'avaient bouleversé au début… mais ensuite, ce jeu sur la scène, « avec le poison dans son corps déjà », comme s'était exprimé Kupfer, lui parut une pose odieuse, une bravade stupide… et il s'efforça de ne plus y penser dans la crainte d'éprouver pour elle un sentiment de répulsion.

Au dîner, assis en face de Platocha, il se souvint tout à coup de son apparition nocturne, il revit sa courte camisole blanche et ce bonnet orné d'un large ruban (à quoi bon un ruban sur un bonnet de nuit ? !), dans cet accoutrement risible qui, à l'instar du coup de sifflet du machiniste dans un ballet fantastique, avait fait s'évanouir les spectres autour de lui ! Il obligea même Platocha à raconter une seconde fois comment elle avait entendu son cri et s'était effrayée, comment elle sauta hors du lit et ne parvint, durant quelques instants, à retrouver ni sa propre porte, ni celle de son neveu. Vers le soir, il fit une partie de cartes avec elle et se retira dans sa chambre, sentant un peu de tristesse au cœur, mais relativement calme cette fois encore.

Aratov ne s'inquiétait pas de la nuit qu'il allait passer et n'y songeait même pas. Il était certain de dormir très bien. Par moment, la pensée de Claire lui traversait l'esprit, mais il se rappelait alors sa façon théâtrale de mourir et se détournait d'elle. Cette « conduite grotesque » neutralisait les autres impressions qu'il en avait gardées. Ayant jeté un regard furtif du côté du stéréoscope, il songea qu'elle détournait les yeux sur la photographie dans un sentiment de honte, sans doute. Directement au-dessus du stéréoscope se trouvait pendu au mur le portrait de sa mère. Aratov le descendit, l'examina longuement, l'embrassa et l'enferma avec précaution dans un tiroir. Pour quelle raison le fit-il ? Était-ce parce qu'il ne convenait pas que le portrait demeurât dans le voisinage de cette femme… ou pour quelque autre motif ? Aratov n'en savait rien lui-même. Cependant, le portrait de sa mère avait

réveillé en lui le souvenir du père… de ce père qui était mort sous ses yeux dans la même chambre, sur le lit même où il dormait tous les jours. « Que penses-tu de tout cela, père ? lui demanda-t-il mentalement. Tu comprenais toutes ces choses, tu croyais, toi aussi, à cet univers des âmes dont parle Schiller. Conseille-moi ! »

– Ton père t'aurait conseillé d'oublier toutes ces sottises, conclut Aratov à voix haute, et il prit un livre sur sa table. Il ne put pas lire longtemps néanmoins et, sentant son corps s'alourdir étrangement, il se mit au lit plus tôt que d'habitude dans la certitude calme de s'endormir sur-le-champ.

C'est ce qui arriva d'ailleurs… mais son espoir de passer une nuit paisible ne se réalisa pas.

17

Chapitre

Minuit n'avait pas sonné encore qu'il fit un rêve extraordinaire et menaçant.

Il se vit dans une riche maison de propriétaires fonciers. La maison lui appartenait, il l'avait achetée peu auparavant, en même temps que le domaine attenant. Et il songe : « Cela va bien, cela va bien pour l'instant, mais gare au malheur ! » Un petit homme tourne autour de lui, c'est son intendant. Il rit tout le temps, salue à tout propos et veut montrer à Aratov que tout a été admirablement bien organisé dans la maison comme dans le domaine. « Veuillez vous donner la peine de regarder, répète-t-il sans cesse, en ricanant à chaque mot. Voyez comme tout est bien ici ! Voici les chevaux… quelles bêtes splendides ! »

Aratov voit effectivement une série de chevaux énormes. Ils sont disposés en file dans leurs stalles d'écurie, le dos tourné vers lui. Leurs queues et leurs crinières sont magnifiques, extraordinaires même… Mais tandis qu'Aratov passe derrière les bêtes, celles-ci tournent leurs têtes vers lui en retroussant leurs mufles et montrant des

dents menaçantes. « Cela va bien, songe Aratov… mais gare au malheur ! – Veuillez vous donner la peine de regarder, répète de nouveau l'intendant, donnez-vous la peine de passer au jardin ; voyez les belles pommes que nous avons là ! » Les pommes étaient effectivement merveilleuses, rouges et toutes rondes. Mais dès qu'Aratov jette un regard sur elles, leurs belles joues se fendillent, se rident et les fruits tombent… « Gare au malheur, songe-t-il. – Voici le lac, susurre maintenant l'intendant, voyez comme il est bleu, comme il est lisse ! Et voici un canot tout doré… ne désirez-vous pas y prendre place ? Il avancera tout seul. – Je n'irai pas dans le canot, songe Aratov, gare au malheur ! » Pourtant, il s'y installe. Il aperçoit alors, au fond de l'embarcation, un petit être bizarre, ayant l'apparence d'un singe et qui tient dans ses pattes une fiole contenant un liquide foncé. « Ne vous inquiétez pas ! crie de la rive l'intendant… ce n'est rien, c'est la mort ! Bon voyage ! » Le canot file comme une flèche… Soudain, un vent se lève. Ce n'est plus le souffle léger, silencieux et doux de la veille, c'est un cyclone terrible dont les noires rafales hurlent lugubrement ! Tout se brouille devant les yeux d'Aratov, et, dans ce tourbillon de ténèbres, il aperçoit soudain Claire affublée comme à la scène. Elle porte la fiole à ses lèvres. On entend des cris lointains : bravo ! bravo ! Mais une voix résonne aux oreilles d'Aratov : « Ah ! tu t'imaginais que tout cela s'achèverait comme une comédie ! Sache que c'est une tragédie, et quelle tragédie ! »

Aratov se réveille haletant et tremblant. La chambre n'est pas plongée dans l'obscurité… une lumière pâle et triste

vient de quelque part et projette une clarté immobile sur tous les objets. Aratov ne comprend pas d'où rayonne cette lumière… mais il sent que Claire est là dans cette chambre… il perçoit sa présence… il est en son pouvoir de nouveau et pour toujours !

Un cri s'échappe de ses lèvres : « Claire, est-ce toi ? »

– Oui, entend-il nettement la réponse provenant du milieu de la pièce où flotte cette clarté immobile.

Aratov répète sa question d'une voix éteinte.

– Oui ! entend-il encore.

– Je veux te voir en ce cas, s'écrie-t-il et saute hors de son lit.

Il demeure quelques instants debout, les pieds collés contre le plancher glacé. Son regard erre de tous les côtés. « Où donc, où donc est-elle ? » murmurent ses lèvres.

Mais il ne voit rien, n'entend rien.

Il se retourne alors et se rend compte que la faible lumière qui remplit la chambre provient d'une veilleuse dissimulée derrière une feuille de papier dans un angle de la pièce où Plato-nida l'avait probablement placée pendant qu'il dormait. Il perçoit même une odeur d'encens… également l'œuvre de la tante, songe-t-il.

Il s'habille à la hâte. Rester au lit, dormir, lui semble impossible. Debout au milieu de la chambre, il médite, les bras croisés sur la poitrine. La sensation de la présence de Claire est en lui plus forte que jamais.

Maintenant il parle à voix haute, mais avec la lenteur solennelle que l'on met à prononcer des incantations :

– Claire, débuta-t-il, s'il est vrai que tu es ici, si tu me

vois et m'entends, apparais alors !… Si la puissance à laquelle je me sens soumis est effectivement *ta* puissance, si elle vient de toi, apparais ! Si tu comprends quel repentir amer j'éprouve de ne point t'avoir appréciée, de t'avoir repoussée – apparais ! Si c'est bien ta voix que j'ai perçue, si le sentiment qui m'a envahi est l'amour, si tu as la certitude aujourd'hui que je t'aime – moi qui n'avais jamais aimé encore et n'ai point connu de femme jusqu'ici –, si tu as compris que j'ai conçu pour toi, après ta mort, un amour passionné, inguérissable, si tu ne veux pas enfin que je perde la raison, Claire, apparais !

Aratov n'avait pas eu le temps d'achever ce dernier mot qu'il sentit tout à coup quelqu'un s'approcher de lui par derrière – comme autrefois sur le boulevard – et poser le bras sur son épaule. Il se retourna : personne. La sensation de *sa* présence devint si vive, si réelle en cet instant qu'il se retourna de nouveau fébrilement…

Mais qu'est-ce donc ? À deux pas de lui, dans son fauteuil, il voit une femme assise, toute de noir vêtue. La tête est tournée de côté, comme dans le stéréoscope… c'est elle ! C'est Claire ! Pourquoi a-t-elle ce visage si sévère, cet air si désespéré ?

Aratov se laissa doucement choir à genoux. Il avait eu raison : il n'éprouvait, en cette minute, ni terreur, ni joie… et pas même d'étonnement… Au contraire, les battements de son cœur semblaient plus paisibles. Un seul sentiment était en lui, qui l'emplissait tout entier : « Enfin, enfin, enfin ! »

– Claire, débuta-t-il d'une voix faible mais égale, pourquoi donc ne me regardes-tu pas ? Je sais que c'est

toi… cependant je pourrais penser que c'est mon imagination qui a créé ainsi ton image, en tout point pareille à *celle-là* (il fit un geste de la main dans la direction du stéréoscope)… Prouve-moi que c'est toi réellement… tourne-toi vers moi, regarde-moi, Claire !

Le bras de Claire se souleva lentement… puis retomba aussitôt.

– Claire, Claire, tourne-toi donc vers moi !

Cette fois, la tête de Claire se tourna lentement, les paupières baissées s'ouvrirent et les sombres pupilles de ses yeux fixèrent étrangement Aratov.

Il recula légèrement, et poussa un seul cri prolongé, frémissant : « Ah ! »

Claire le dévisageait intensément… mais ses yeux et les traits de son visage gardaient une expression pensive et sévère, presque bourrue. C'est précisément avec cet air-là qu'elle était apparue sur l'estrade lors de la matinée littéraire, avant d'avoir aperçu Aratov. Tout comme l'autre fois, elle rougit subitement, son visage s'anima, son regard brilla, et un sourire heureux, triomphant, entr'ouvrit ses lèvres.

– Je suis pardonné ! s'écria Aratov. Tu as vaincu… Prends-moi, prends-moi donc ! Car je suis à toi – et tu es à moi !

Il s'élança vers elle, il voulut baiser ses lèvres souriantes, ses lèvres triomphantes – et il les embrassa en effet. Il sentit la brûlure de leur contact, il sentit aussi la fraîcheur humide de ses dents – et un cri d'enthousiasme retentit dans la chambre presque obscure.

Accourue à ce cri, Platonida Ivanovna le trouva évanoui. Il était agenouillé devant le fauteuil, la tête reposant sur le siège. Les bras tendus en avant retombaient, impuissants, des deux côtés du dossier. Une expression de béatitude s'était figée sur son visage pâle.

Platonida Ivanovna s'écroula à ses côtés, étreignit sa taille, murmurant : « Yacha ! Mon petit Yacha, mon Yachenka ! » Elle voulut le soulever avec ses mains osseuses… mais il demeurait inerte. Alors Platonida Ivanovna se mit à crier d'une voix éperdue. La domestique se précipita dans la chambre. À deux, elles parvinrent à le soulever tant bien que mal, le firent asseoir, l'aspergèrent d'eau… et même d'eau bénite prise à l'icône…

Il revint à lui. Mais à toutes les questions de la tante, il se bornait à sourire, avec un air si rempli de félicité que la pauvre femme en conçut de nouvelles terreurs. Elle faisait à tout instant le signe de croix, tantôt sur lui, tantôt sur elle-même… Aratov écarta finalement le bras de la vieille et fit, toujours avec cette expression d'étrange félicité sur le visage : « Voyons, Platocha, qu'avez-vous donc ? »

– Qu'as-tu donc toi, mon petit Yacha ?

– Moi ? Je suis heureux… pleinement heureux, Platocha… et c'est tout. Maintenant, m'aimerais me coucher et dormir un peu. Il voulut se lever, mais sentit une telle faiblesse dans ses jambes ainsi que dans tout son corps qu'il fut incapable de se dévêtir et de s'étendre dans son lit sans l'aide de sa tante et de la domestique. Il s'endormit toutefois très vite en gardant, sur ses traits, une expression de bonheur enthousiaste. Mais son visage était

affreusement pâle.

Chapitre 18

En pénétrant dans sa chambre le lendemain matin, Platonida Ivanovna le trouva dans le même état… mais la faiblesse n'avait pas passé, si bien qu'il préféra rester au lit. La pâleur de son visage inquiéta tout particulièrement la vieille tante. « Qu'est-ce donc, Seigneur ? songeait-elle. On dirait qu'il n'a plus une goutte de sang sous la peau. Avec ça, il a refusé du bouillon, il sourit continuellement et assure qu'il se porte très bien ! » Il refusa le petit déjeuner également.

– Qu'as-tu, Yacha ? Vas-tu rester couché ainsi toute la journée !

– Et pourquoi pas ? répondit Aratov d'une voix gentille.

Cette gentillesse déplut également à Platonida Ivanovna. Aratov avait l'air d'un homme à qui venait d'être révélé un grand mystère, très agréable pour lui, qu'il gardait jalousement sans vouloir le communiquer aux autres. Il attendait la nuit, avec plus de curiosité encore que d'impatience. Que va-t-il arriver maintenant ? se demandait-il. Qu'est-ce qui va suivre ? Il avait complètement cessé de s'étonner : il était certain

désormais d’être entré en communication avec Claire. Ils s’aimaient mutuellement, il en avait la certitude aussi. Mais… que pouvait-il sortir d’un amour de ce genre ? Il se souvint de ce baiser… et un petit frisson froid, mais délicieux, parcourut tous ses membres comme une effluve voluptueuse. « Voilà un baiser, songea-t-il, que Roméo et Juliette eux-mêmes n’ont point connu ! La prochaine fois, je me montrerai plus fort… elle sera mienne… elle viendra avec une couronne de petites roses sur ses boucles noires !… » – Mais qu’y aura-t-il ensuite ? car il nous est évidemment impossible de vivre ensemble ! Par conséquent, il faudrait que je meure, afin que nous soyons réunis. Ne serait-ce pas dans ce but qu’elle est venue… et ne serait-ce pas *ainsi* qu’elle veut me prendre ?… Et puis quoi, mourons, puisqu’il le faut. La mort ne me fait plus peur maintenant. Elle n’a pas le pouvoir de m’anéantir, n’est-il pas vrai ?… Tout au contraire… c’est *là-bas* seulement, et c’est *ainsi* uniquement que je serai heureux… comme jamais je ne l’avais été jusqu’ici, comme elle ne l’a pas été, elle non plus… Puisque nous sommes intacts l’un et l’autre ! – Oh, ce baiser !…

Platonida Ivanova entrait à tout instant dans la chambre d’Aratov. Elle ne le questionnait pas, de crainte de le fatiguer, et se bornait à jeter sur lui un regard rapide, murmurait quelques mots, poussait un soupir et s’éloignait. Mais voici qu’il refusa de dîner également… cette fois, c’en était trop ! La pauvre vieille alla chercher le médecin de district, qu’elle connaissait de longue date et qui lui inspirait une grande confiance pour l’unique raison qu’il ne

buvait jamais et avait épousé une Allemande. Aratov parut surpris, quand elle amena le médecin à son chevet, mais Platonida Ivanova pria avec tant d'insistance son bon petit Yacha de permettre à Paramon Paramonitch (c'était le nom du médecin) de l'examiner – ne fût-ce que pour lui faire plaisir à elle ! – qu'Aratov finit par y consentir. Paramon Paramonitch lui tâta le pouls, lui fit tirer la langue, posa deux ou trois questions, et déclara qu'une auscultation était nécessaire. Aratov était d'humeur si bienveillante qu'il ne s'y opposa pas. Le médecin découvrit délicatement sa poitrine, frappa légèrement du doigt, colla l'oreille, poussa deux petits grognements, et prescrivit des gouttes ainsi qu'une mixture. Surtout, ajouta-t-il, il importe que le malade reste tranquille en évitant toutes les émotions violentes. – « Tiens, tiens ! songea Aratov… voilà un conseil, mon cher, qui vient un peu tard ! »

– Qu'a-t-il donc mon Yacha ? demanda Platonida Ivanovna à Paramon Paramonitch en l'arrêtant sur le seuil de la chambre pour lui remettre un assignat de trois roubles. L'Esculape de district qui, à l'instar de tous les médecins contemporains – et tout particulièrement de ceux qui portent l'uniforme – aimait à parader avec des termes scientifiques, déclara à la vieille que son neveu présentait tous les symptômes dioptriques d'une cardialgie nerveuse avec *febris.*

– Parle donc simplement, mon petit père, l'interrompit Platonida Ivanovna. Ton latin ne m'en impose pas ! Nous ne sommes pas ici à la pharmacie.

– C’est le cœur qui est détraqué, expliqua alors le médecin. En outre, il a un peu de fièvre. Sur quoi il renouvela ses conseils concernant le repos nécessaire, la tranquillité et la suppression des émotions violentes.

– Ce n’est pas dangereux, j’espère ? demanda Platonida Ivanovna en le regardant avec sévérité (comme pour lui dire : toi, mon vieux, n’essaie pas de me bourrer encore le crâne avec ton latin !).

– Pas pour l’instant, fit le médecin, et il partit.

Demeurée seule, Platonida Ivanovna plongea dans l’abattement et la prostration… Néanmoins, elle envoya chercher le médicament à la pharmacie, mais Aratov refusa de le prendre malgré ses supplications. Il ne voulut pas boire non plus de tisane pectorale. « De quoi vous inquiétez-vous donc, ma colombe ? lui disait-il. Je vous assure que je suis à l’heure actuelle l’homme le plus heureux et le mieux portant du monde ! » – Platonida Ivanovna se borna à hocher la tête. Vers le soir, la fièvre monta légèrement, mais il insista pour qu’elle le laissât seul la nuit et se retirât dans sa chambre. Platonida Ivanovna obéit. Toutefois, elle ne voulut pas se déshabiller et se coucher. Elle s’assit dans un fauteuil, tendit l’oreille et murmura ses prières.

Elle commençait à s’assoupir déjà quand, soudain, un cri terrible, aigu, la fit sursauter. Elle se précipita dans le cabinet d’Aratov et, comme la veille, elle le trouva sur le plancher. Mais il ne reprit pas connaissance comme le jour précédent, en dépit de tous les efforts qui furent tentés pour le ranimer. Durant la nuit, il eut un accès de fièvre chaude

avec délire, et une inflammation du cœur se déclara.

Il mourut au bout de quelques jours.

Son second évanouissement avait été marqué par un détail troublant. Lorsqu'on le releva pour le coucher sur son lit, on trouva dans sa main droite crispée une petite touffe de cheveux noirs féminins. D'où provenaient-ils ? Anna Sémionovna possédait bien une touffe de ce genre, qu'elle gardait en souvenir de Claire. Mais pour quel motif aurait-elle abandonné à Aratov une relique si précieuse à ses yeux ? À moins qu'elle ne l'eût glissée dans le journal et ne s'en serait pas souvenue en remettant celui-ci à Aratov ?

Dans son délire d'agonie, Aratov parlait de lui-même comme de Roméo… après l'empoisonnement. Il parlait du mariage célébré et consommé, disant qu'il savait maintenant ce que c'est que la volupté. L'instant le plus pénible pour Platocha fut néanmoins celui où son neveu, ayant à demi repris connaissance, et l'apercevant à son chevet lui dit : « Pourquoi pleures-tu, tante ? Parce que je vais mourir ? Ignores-tu donc que l'amour est plus puissant que la mort ?… Mort, ô mort ! Où est ton aiguillon ? Ce n'est pas pleurer qu'il faut, mais te réjouir – comme je me réjouis moi-même… »

À ces mots, le visage du mourant s'illumina de nouveau de ce sourire de béatitude qui inspirait de telles terreurs à la pauvre vieille.

Bougival, octobre 1882.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : AlbertA, Jean-Marc,Walter, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de

maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

Vous avez aimé ce livre ? Nos utilisateurs ont aussi téléchargés

Fyodor Mikhailovich Dostoyevsky

L'Esprit Souterrain

Ce livre regroupe une nouvelle et un court roman de l'auteur, regroupés en deux parties par l'éditeur (Librairie Plon) : «Katia» correspond à «La Logeuse» (1847) et le titre original de «Lisa» est «Le Sous-sol» (1863), ce dernier roman étant également connu sous les titres suivants : «Mémoires écrits dans un souterrain», «Les Carnets du sous-sol», «Manuscrit du souterrain».
«Je suis malade... Je suis méchant, très-désagréable.» Ainsi se décrit Ordinov dans ses carnets. Dès son enfance, il n'a pu nouer des relations normales avec ces semblables. On le découvre dans la première partie, vivotant sur un petit héritage et cherchant un nouveau logement. Il erre en ville, tout lui est étranger, bizarre. Rien d'étonnant, il vit retiré, devenu sauvage. Il réussit à sous-louer une chambre à un couple étrange qu'il a croisé dans une église. Ordinov se lie avec la jeune femme... La deuxième partie est constituée du journal d'Ordinov. On le retrouve quelques années plus tard, ayant trouvé un emploi modeste. Il déteste ses collègues de travail. Subissant vexations et humiliations, il se venge sur une jeune prostituée. Cet homme est-il vraiment dénué à ce point d'humanité?
Livre d'introspection, ce roman méconnu est une des meilleures oeuvres de Dostoievski.

Ivan Sergeyevich Turgenev

Eaux Printanières

Seul et triste, Sanine voit approcher la vieillesse et se souvient. Il avait vingt ans quand il fit étape à Francfort, au retour d'un voyage en Europe. La première fois qu'il vit Gemma, dans la confiserie de sa mère, il en tomba

follement amoureux. Gemma est belle, brune, parée de toutes les vertus et, très vite, partage son inclination. Pour elle, Sanine est prêt à tout: il se bat en duel, il l'arrache à son fiancé, un premier commis infatué de lui-même, obtient sa main et décide de vendre ses terres pour assurer à sa belle une vie confortable. Sûr de régler l'affaire en trois jours, il part à Wiesbaden où se trouve en villégiature la femme - riche - d'un de ses amis. C'est là que le destin dérape. Sanine ne reviendra jamais à Francfort, pris dans un piège grossier qui lui coûtera son bonheur...

Ivan Sergeyevich Turgenev

Le Chant de l'amour triomphant

Ivan Sergeyevich Turgenev

Dimitri Roudine

Ivan Sergeyevich Turgenev

Un Rêve

Ivan Sergeyevich Turgenev

Récits d'un Chasseur

Khor et Kalinitch, paru dans une revue, rendit célèbre Tourgueniev. Ce premier texte donne le thème de l'ensemble des récits de ce recueil: la chasse, dans de superbes paysages de plaines, de bois, d'étangs où l'on s'égare très vite, sous une chaleur torride ou une pluie battante. Nous découvrons la vie des paysans russes vers 1850, leurs croyances naïves, leurs chansons, leurs disputes (que de femmes battues!) mais surtout leur vie terrible: les maîtres décident de tout (mariage, emploi), les déplacent à leur gré et appliquent une justice très approximative quand ils osent se plaindre. La faim, la peur et la soumission à une hiérarchie

corrompue sont le quotidien de nombreux moujiks. L'auteur (narrateur des récits) dénonce ici l'horreur du servage, ce qui lui valut un exil dans ses terres, tout en révélant aux Russes l'âme de son peuple.

Ivan Sergeyevich Turgenev

Assez ! Extrait du journal d'un peintre défunt

Alexandre Dumas

La Dernière Année de Marie Dorval

Marie Dorval (1798-1849) est une très grande artiste dramatique, mais sa gloire s'est un peu ternie avec l'âge. Sa vie est désormais entièrement tournée vers ses enfants et surtout son petit-fils Georges qu'elle vénère. Son gendre, René Luguet, et sa fille Caroline, parents de Georges, prennent soin d'elle. Un jour, un drame survient: Georges meurt à l'âge de 4 ans et demi. Marie Dorval ne s'en remettra jamais. La situation financière devient catastrophique. Marie, qui passe son temps à pleurer dans les cimetières, ne trouve plus d'engagements. Les mois s'écoulent, la santé de Marie Dorval se détériore jusqu'au jour anniversaire de la mort de Georges où elle est prise d'un violent malaise. (Extrait de http://www.dumaspere.com/pages/dictionnaire/derniere_annee_dorval.html)

James Fenimore Cooper

Les Pionniers

«Le roman de Bas de Cuir» est une vaste épopée en cinq volumes qui a pour décor le continent nord-américain, pour personnages les tribus indiennes, et pour contexte social les guerres et la migration vers l'ouest, de 1740 à 1805. Elle est dominée par la haute figure de Natty Bumppo. Enfant de pionniers blancs, ce dernier a été élevé par les Delaware, les «bons» Indiens (alliés des Anglais...) qui s'opposent aux cruels Iroquois (associés aux Français...). «Les Pionniers» est le premier paru de ce

cycle, en 1823, mais son action se situe en 1794, c'est à dire après celle du «Tueur de daims» - 1745, du «Dernier des Mohicans» - 1757 et du «Lac Ontario» - 1759.

James Fenimore Cooper

Le Tueur de Daims

Au début de la conquête de l'Amérique par les Anglais et les Français, la concurrence, euphémisme pour une véritable guerre, fait rage entre les deux camps. Pour les aider dans leurs manoeuvres et dans l'exploration du territoire, les deux partis se sont alliés avec des tribus indiennes. Les Français, qui n'ont pas vraiment le beau rôle dans ce récit, avec les Hurons, branche du peuple Iroquois. Les Anglais, ce sont les héros..., avec les Delawares, branche du peuple Mohican. Un jeune homme blanc, mais élevé par les Delawares, après la mort de ses parents, surnommé Deerslayer - Tueur de daims - du fait de sa grande adresse au tir à la carabine, accompagné par son ami delaware Chingachgook, s'est donné pour mission de délivrer la fiancée de ce dernier, Hist, détenue par les guerriers Hurons.

[1] [Note - Diminutif de Jacques.]

[2] [Note - Célèbre église à Moscou.]

[3] [Note - Diminutif de Jacques.]